

EN VENTE
A LYON. — Chez tous les libraires.
A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galerie de l'Odéon.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT
Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

nos Lecteurs. par la Rédaction.
Le Réveil, poésie. — Barillot.
Chronique parisienne. — Castaudy,
H. de Villemessant. — Un Provincial.
Monsieur, Madame et Bébé. — Melchior Drachk.
Sur une pointe d'Aiguille. — Alfred Debeaucy.
Théâtres de Lyon. — Alfred Debeaucy.
Angelo, roman. — Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Encore un nouveau journal ?
Bientôt d'un accord unanime Lyon va s'écrier, s'il ne l'a déjà fait : Qui nous délivrera des petits journaux et de leur littérature ?
Quel déluge de prose hebdomadaire ? Quelle épidémie d'élucubrations stériles !
Le moment pour entrer en scène paraît dès lors fort mal choisi.
Et cependant nous avons la témérité de le faire.
Il y a longtemps déjà que la fondation du *Réveil* avait été résolue. Et cette avalanche nouvelle de petites feuilles ne pouvait ni hâter, ni retarder son apparition.
La place qu'elles ont prise ne pouvait pas être la sienne, et il ne se sent point gêné par leur encombrement.
Mais en étudiant l'histoire de ces dernières années, nous avons dû éprouver quelques inquiétudes, et subir quelques hésitations.
Quelle a été courte la vie des trop nombreuses feuilles littéraires qui ont vu le jour ! Et après tous ces essais malheureux, toutes les déceptions de la veille, est-il raisonnablement permis d'oser encore ?
Nous sommes de ceux qui proclament qu'il ne faut jamais désespérer.
Il y a dans chaque événement, dans chaque insuccès, dans toute défaillance, une leçon à méditer et dont il faut savoir tirer parti.
Or, quelle a été la cause des désastres ? Qu'y a-t-il à faire pour en éviter le retour ?
Pouvaient-elles vivre ces feuilles éphémères, fantaisies d'auteurs inconnus poursuivis par le désir de faire imprimer leurs babillages juvéniles ?
Étaient-ils réellement des journaux littéraires ceux qui sont tombés sous le coup de l'indifférence publique ?
Quelques-uns, il est vrai, ont été frappés sur

la brèche, renversés et détruits par les arrêts de la justice ; mais est-il donc impossible d'échapper aux sévérités de la loi ?
La chronique ne peut-elle exister qu'à la condition de raconter publiquement ce qu'il n'est pas même permis de colporter tout bas ? Sont-elles si intéressantes ces historiettes de boudoirs, ces indiscretions de femme de chambre ? Comme elle doit se délecter la conscience honnête au récit de ce qui a été vu par le trou d'une serrure ou écouté derrière une porte ? Sera-t-elle plus fière d'elle-même l'humanité, lorsqu'on lui aura fait entrevoir quelque turpitude ignorée ou rappelé quelque méchante action qu'elle ne connaît que trop ? Quel plaisir peut-il donc y avoir à ramasser la boue et à remuer l'ordure ? Il n'y a pas que des Veillot sur la terre.
Paris n'a que trop abrité ce genre de presse qui déjeûne chaque matin d'un scandale, quitté à dîner le soir dans les bâtiments de l'État et à ses frais. Au lieu d'être utile elle entretient le désœuvrement par la débauche de l'esprit, elle fait la parade ou la cabrioie devant la foule pour attirer à elle la sottise ou l'ignorance.
Une autre voie nous est tracée par les succès légitimes et durables. Nous voulons plaire en instruisant, et nous trouvons qu'en dehors de la politique et de l'économie sociale, le champ est assez vaste à exploiter : Questions de littérature, d'histoire, de philosophie, de morale, de principes et de dogmes religieux, des sciences et d'art : tout est de notre domaine. Un journal sera toujours utile lorsqu'il se consacrera au moins en partie à la défense et à l'affirmation des idées vraies, des progrès accomplis et des espérances de l'avenir. Nous ne renonçons certes pas à la critique, ni même à la satire, mais nous ne sommes plus au temps de Juvénal ou d'Aristophane, nous n'avons pas à briser le masque sur le visage des coupables.
Nous nous efforcerons d'ailleurs d'être sérieux sans trop en avoir l'air. L'inoculation des vénérités se fait un peu de nos jours comme l'extraction des dents par la méthode Bilboquet, sans douleur. Et nous aurons aussi nos romans, notre chronique, nos causeries, nos faits récréatifs.
Pour réaliser ce programme, des écrivains de Lyon se sont associés à des écrivains de Paris. Ce qu'ils désirent, ce qu'ils osent tenter aujourd'hui, c'est l'union intellectuelle de la capitale et de la province, et c'est à Lyon qu'ils ont établi leur tente.
Avec la publication à Paris le succès n'était pas possible. Paris absorbe tout. Et Lyon doit

avoir sa place, je dirai même la place principale et la conserver.
On a fait, il est vrai à la ville de Lyon la, mauvaise réputation d'immobiliser son intelligence dans son commerce et de dédaigner toute production littéraire, de rester indifférente à toute œuvre scientifique. On le répétait encore il y a quelques jours à l'une des dernières conférences du Palais-Saint-Pierre.
Mais c'est un reproche qu'elle ne mérite plus, et ceux qui la connaissent ont aujourd'hui meilleure opinion d'elle.
Précisément, l'empressement avec lequel elle accourt à ces fêtes littéraires ou scientifiques, aurait dû avertir l'orateur qu'il n'y a pas chez elle indifférence ou dédain, mais ardeur de s'instruire, qu'elle comprend toutes les finesses de la pensée, qu'elle saisit toutes les allusions les moins transparentes, qu'elle applaudit toutes les idées nobles et généreuses, et qu'elle sait être bienveillante pour quiconque s'efforce de lui apporter sa part de lumière.
Mais on ne peut, à notre époque, se désintéresser de Paris. Le souffle intellectuel, l'inspiration littéraire ou artistique viennent de la capitale. La presse, en province, n'est le plus souvent qu'un écho ou un reflet.
L'expérience, d'ailleurs, n'a que trop prouvé que le journal qui ne veut vivre que de la littérature de province est fatalement condamné à l'insuccès.
L'œuvre de la province se ressent de la vie qu'on y mène : elle est plus réfléchie, plus calme, mais elle est moins entraînante, elle offre moins d'attraits, elle n'a pas le *cachet parisien*, tort impardonnable aux yeux de certains lecteurs.
Il faut donc puiser à Paris l'inspiration, y chercher l'attrait du journal.
Mais, d'autre part, la capitale n'a-t-elle pas un peu le tort de trop s'admirer elle-même ; de vouloir forcément intéresser la province aux plus petits détails de l'existence parfois aventureuse de ses littérateurs ; de juger les œuvres et d'apprécier les faits au point de vue de son intérêt exclusif, de ses mœurs, de ses habitudes ; d'avoir des admirations trop faciles, des éloges trop complaisants ?
Publié à Lyon, le journal que nous fondons sera loin des influences dangereuses et saura se mettre à l'abri de l'esclavage des célébrités falsifiées.
Que tous les écrivains de bonne volonté, de la capitale ou de la province, nous aident dans notre tentative.

Il n'est plus permis à personne de rester en dehors du grand mouvement intellectuel de notre siècle. L'instruction a démocratisé le besoin de lire.
Pour le plus grand nombre, il est vrai, bien courts sont les instants qu'il est possible, à la fin d'une journée de travail, de consacrer aux délassements de l'esprit ; mais pourquoi n'utiliserait-on pas cette distraction devenue nécessaire, si courte qu'elle puisse être ?
Que de recherches, que d'études et de méditations, que de travaux qui demeurent inconnus et stériles ! Pourquoi les laisser dormir à l'ombre, pourquoi cette privation faite à la société ? Le premier devoir n'est-il pas l'instruction réciproque ?
Que tous ceux qui pensent ou qui travaillent, que tous ceux que n'effraient point la libre pensée, les critiques de la raison, les recherches et les résultats de la science viennent à nous, s'associent à notre œuvre : les colonnes du *Réveil* leur sont ouvertes.
Le journal que nous fondons restera toujours complètement indépendant vis-à-vis de tous les hommes et de tous les systèmes. Toutes les opinions scientifiques, littéraires et religieuses pourront s'y produire, à la condition toutefois de respecter les limites imposées par la loi aux journaux non politiques et sauf réfutation, s'il y a lieu.

Pour la rédaction :

MELCHIOR DRACHK.

LE RÉVEIL

Au drapeau de Voltaire on lisait : Tolérance ;
Sur celui de Jean-Jacques était écrit : Amour ;
Allons ! réveille-toi, jeunesse de la France ;
Soyons prêts au travail, quand se lève le jour !

La nuit, depuis longtemps, pèse à nos fronts moroses ;
Il faut les réchauffer aux rayons du soleil.
Ne nous endormons pas sur le fumier des roses,
Quand l'oiseau de Brennus a chanté le réveil.

Levons-nous et luttons, notre force est l'idée !...
La plume et la parole ont des droits absolus.
La vipère du mal s'est par trop ressoudée,
Écrasons-lui la tête et qu'on n'en parle plus !

Le réveil du lion a des heures sublimes ;
La caverne tressaille à ses rugissements ;
Aux échos amoindris répétés par les cimes,
On sent qu'il a sous lui des débris d'ossements.

Feuilleton du RÉVEIL.

Nous commençons aujourd'hui et continuerons, sans interruption, le roman d'Angelo, par l'auteur de *Colbert et Fouquet*, M. Stanislas CHARNAL. C'est une étude sérieuse, intéressante et fort bien écrite. Nos lecteurs nous sauront gré de la leur faire connaître.

ANGELO

I

SPERANZA LA SONNINÈSE

Angelo, le héros de ce roman, naquit au commencement de ce siècle, dans le Tyrol.
Sa famille, pour satisfaire à sa vocation d'artiste et l'entretenir pendant six années à Paris, s'imposa de durs sacrifices. Angelo mania d'abord le burin, puis le jeune artiste prit la palette. Il retourna ensuite dans son pays, sa famille ne pouvant plus s'imposer des sacrifices au-dessus de ses forces.
Un amateur distingué, esprit bizarre, libre comme le vent, nomade comme l'oiseau, cosmopolite comme la vague, le comte de Torre-Alba, dénicha Angelo et lui offrit les moyens d'étudier pendant trois ans à Rome ; grâce à ce généreux

patronage, Angelo put réaliser ce saint pèlerinage de l'Italie qui est à tout artiste ce que celui de la Mecque est aux disciples du Coran.
Angelo partit donc, sentant en homme de cœur les obligations dont il était chargé.
Les trois années fixées s'écoulèrent, durant lesquelles il se fit connaître par des peintures de brigands. C'était en 1820, une nouveauté piquante, d'autant plus goûtée que les poésies de lord Byron venaient de mettre ce genre à la mode.
Notre artiste divorça avec ces peintures de bandits, dont la nature sombre finit par le dégoûter, au moment où le prix en était doublé, et tentant de prendre un vol plus haut, il ébaucha plusieurs grandes compositions, entre autre une *Corinne* et un *Roméo* ; mais à la *Corinne* fut substitué l'*Improvvisateur*, et le *Roméo* demeura à l'état d'ébauche, car l'école romantique pas plus que l'école classique ne devait compter Angelo parmi ses fanatiques ; il était réservé à celui qu'on pourrait à juste titre surnommer le Raphaël des temps modernes, d'anoblir le peuple dans ses tableaux.
C'est au moment de cette tentative de peinture romantique que nous allons pénétrer dans l'atelier d'Angelo.
Au milieu de tableaux, de draperies, d'armes et de costumes, sur une estrade, une femme était drapée dans l'attitude de Corinne improvisant ; c'était une Sonninèse, elle se nommait Speranza.
Fille et sœur de brigands, elle en était plus fière qu'une marquise ne l'est de ses ancêtres et de ses quartiers de noblesse. Elle racontait leurs exploits,

avec orgueil et d'une voix passionnée, dans les mille chansons faites en leur honneur.
Speranza était une superbe fille aux yeux noirs et aux traits réguliers.
Les promesses de l'avenir semblaient s'être incarnées en elle pour venir sourire à Angelo.
Speranza chantait à mi-voix cette ballade de ses montagnes :

Le repos s'étend sur la terre,
Et du ciel bleu tombe la nuit ;
Il s'élance de son repaire
Montéléone le bandit,
Montéléone le bandit !

Sa fiancée et la madone,
Chacune aura, s'il réussit,
Une parure qui rayonne !
Il en fait serment, le bandit,
Montéléone le bandit !

Que je fasse riche capture,
Riche capture, cette nuit,
Et je veux, si je me parjure,
Être pendu ! dit le bandit,
Montéléone le bandit !

Il est au poste sanguinaire...
Il guette sa proie... il bondit !
« La dime, riches de la terre !
« La dime ! la dime au bandit ?
« Tremblez, tremblez ! c'est le bandit !
« Montéléone le bandit !

« — Oh ! volontiers, prends mes parures,
« Car ma beauté seule éblouit !

« — Non, gardes-les, si tu me jures
« De m'aimer ! » répond le bandit,
Montéléone le bandit !

« — Oui, je t'accorde ma tendresse
« Je te le jure ? » — Il la suivit...
La voyageuse était princesse...
Elle fit pendre le bandit !
Montéléone le bandit !

Le comte de Torre-Alba, en ce moment à Rome, venait d'entrer.
— Bravo ! dit-il, tout est paradoxal en ce monde... Une moralité dans une chanson !
— Quelle moralité trouvez-vous dans la chanson de Speranza ? lui demanda Angelo.
— Vous n'y voyez, n'est-ce pas, répondit le comte, que la mésaventure arrivée à un pauvre diable de bandit ? Écoutez : il avait cru ce bandit, que lui, l'homme libre ! lui, l'homme fort ! lui, l'homme brave ! lui, le lion ! le vrai descendant de Romulus enfin ! il était bien digne de l'amour d'une princesse, d'une fille des cités, d'une esclave de la civilisation ! Or, ce cadavre de pendu ne murmurait-il pas aux échos ; « Mieux vaudrait au zèbre « d'avoir le flanc transpercé de flèches, que d'être « arraché de ses déserts ! L'homme ne doit pas « demander le ciel aux choses de la terre ! » Je suis sûr que Speranza comprend cela ?
— Oui, dit le modèle.
— Comment, dit Angelo, vous, monsieur le comte, qui vous piquez d'une insouciance absolue... malgré votre excellent cœur, mais ce que

Laissons à la voirie, où le temps les triture,
La superstition et l'égoïsme étroit;
On ne nous fera plus frémir par la torture,
Car, aujourd'hui, tout homme a pour arme son droit!

Ils ne referont pas ce qu'a défait Voltaire;
Son souffle a dépeuplé leur grand capharnaüm,
Quand ils glanent des sous, au nom d'un saint mystère,
Nous parlons librement, nous! sur notre forum!

Va, jeunesse vaillante aux ardentes paroles,
Cœur plein d'enthousiasme et d'éclat généreux;
Il est pour tous les fronts de belles auréoles;
Viens allumer la tienne au foyer glorieux!

BARILLOT.

Paris, 8 janvier 1867.

Les lecteurs ont sans doute remarqué la signature qui précède.

Parmi les écrivains de Paris associés à notre œuvre, nous sommes heureux de pouvoir signaler dès à présent, sans user du pseudonyme, M. Barillot.

Les quelques pièces de vers qu'il a plu à l'auteur de la Mascarade humaine de publier ont déjà fait sa réputation auprès du public lyonnais: c'est le satirique mordant et spirituel, vrai Juvénal du XIX^e siècle. M. Barillot est d'ailleurs en parfaite conformité d'idées et de principes avec toute la rédaction du Réveil.

Sa collaboration est assurée au journal le Réveil d'une manière exclusive à Lyon.

Pour faire connaître le Réveil à un plus grand nombre de lecteurs, nous n'avons fixé qu'à dix centimes le prix de vente pour les premiers numéros.

Mais les frais d'organisation et de rédaction ne nous permettront pas de le maintenir aussi bas. Il sera élevé à vingt centimes après le quatrième numéro.

CHRONIQUE PARISIENNE

Chronique!... Est-ce bien le mot qui me plaît? — Je ne sais; c'est le plus vieux, et il faut bien y revenir puisqu'on a abusé de tous les autres: Tablettes, Causerie, Babillage, etc.; mais rassurez-vous, ma Chronique n'a pas de limites, elle n'exclut rien, elle comprend tout. Aujourd'hui, d'ailleurs, la causerie se mêle toujours à la chronique, parce que la réflexion accompagne toujours le récit.

Je vous l'avoue, j'aime la causerie à cause de sa franchise. En même temps qu'elle jette un regard sur les intérêts du présent, elle passe en revue les souvenirs du passé. Ce sont souvent des riens, des frivolités, de grandes importances pour de petites choses, mais ce sont les agréments de la vie, les distractions de l'esprit.

Quelle triste chose! Je suis cependant obligé de commencer par un scandale. — Soyez indulgents, lecteurs de province, et souvenez-vous que j'habite Paris.

Si l'on veut être chroniqueur exact, on ne peut se dispenser de parler de ce qui semble être, avec les visites du jour de l'an, l'unique préoccupation de la capitale depuis quelques jours.

Deux crânes actrices des théâtres à exhibition, la belle M^{lle} Silly et la non moins belle M^{lle} Schneider en sont venues aux prises. Elles ont bien essayé d'expliquer au public la cause de leurs querelles, mais elles ont été aussi inintelligibles que spirituelles. Qu'y a-t-il donc eu? une jalousie ou une réclame concertée? On ne saurait au juste. Mais il y a eu duel, — rien que cela.... Un duel entre femmes!

— Comment, Schneider, s'écriait le lendemain les deux amis intimes, une lutte de ce genre entre les deux plus belles femmes de Paris!

— Il le fallait bien. — Et l'honneur!

— Ah!... Il y entrerait donc pour quelque chose? O temps! O mœurs!

La librairie regorge d'étranges, mais elle ne brille pas par les nouveautés. Il n'y a absolument à signaler que l'apparition d'une œuvre biblique de Pierre Leroux: *Job*, drame en 5 actes.

Il prétend restituer au poème hébraïque son véritable sens, défiguré à plaisir par les Pharisiens et les infidèles de la loi de Moïse. Il affirme que le livre de *Job* est la condamnation, par la voix de Dieu même, de la théocratie ou pouvoir des prêtres.

Il sera sans doute intéressant de comparer le *Job* de Pierre Leroux au *Job* de Renan.

Un nouveau trait de générosité et de protection artistique:

Il ne s'agit pas d'une tabatière ornée du portrait impérial. Plusieurs vaudevillistes en ont été gratifiés, ce qui ne fait pas qu'ils éternuent de l'esprit. Cette fois, l'Empereur a accordé à Ponsard la place de bibliothécaire de l'Élysée, avec un traitement de 6,000 francs.

On sait que Ponsard est depuis longtemps malade.

L'illustre auteur a en ce moment un *Galilée* en répétition au Théâtre-Français. La première représentation aura lieu à la fin de janvier. Le public parle d'un immense succès, les indiscrétions des coulisses signalent une chute. La pièce serait morose, triste, manquerait de mouvement.

Je vous engage à ne pas ajouter une foi entière aux *on-dit* de la coulisse. D'abord, elle n'est pas toujours l'expression sincère de l'opinion publique. Ensuite, il faut le feu de la rampe pour bien juger.

Autre nouveauté théâtrale: *Les Idées de M^{me} Aubray*, une bourgeoisie, par Alexandre Dumas fils. L'auteur a lu sa comédie aux artistes du Gymnase, qui l'ont fort applaudie, cela va sans dire. L'esprit d'Alexandre Dumas, paraît-il, n'a pas trop vieilli, mais il ne saurait changer sa manière. Sa pièce n'est qu'une nouvelle épreuve du genre bourgeois. Le public ne demande-t-il donc pas à s'élever plus haut?

Le croiriez-vous?... *Maison neuve* est encore sur l'affiche du Vaudeville. Malgré toutes les critiques

et tous les sifflets, la recette se maintient. Dites encore que le public, en France, n'a pas le respect du passé? Il a même la reconnaissance productive, ce qui permet à Victorien Sardou d'encaisser.

Léon Gozlan est mort. Vous ne vous étonnerez pas, par conséquent, qu'on ait fait un succès à sa pièce, la *Duchesse de Monte-Mayor*, représentée à l'Ambigu. C'est le genre Dennery, avec le style en plus.

Touchante sollicitude, pieuse confraternité littéraire!

Aux autres théâtres, pièces à prendre avec des pincettes: exhibition de nudités, de crudités et de stupidités signées Clairville, Blum, Meilhac, Halévy, de Jallais, Henri de Kock, Thierry, etc.

La *Conjuration d'Amboise*, à l'Odéon, reste le seul véritable événement littéraire de ces derniers mois. La province elle-même doit connaître à cet heure le chef-d'œuvre de Louis Bouilhet. Mais les acteurs de Lyon et autres villes ne succomberont-ils pas sous le fardeau de l'interprétation? Heureusement que la pièce, cette fois, est appelée à sauver les artistes.

A la *Conjuration d'Amboise* il faut ajouter le *Colbert et Fouquet* du poète lyonnais S. Charnal. Plusieurs feuilles parisiennes ont constaté le brillant succès obtenu au théâtre des Célestins de Lyon. Paris voudra sans doute connaître une œuvre consciencieuse, où les nobles pensées abondent et sont exprimées en très-beaux vers. Pourquoi ne ferait-il pas cet emprunt à la province? Les œuvres de cette taille n'encombrent pas les cartons des directeurs.

CASTAUDY.

TYPES CONTEMPORAINS

H. DE VILLEMESSANT.

Il est un homme qui a été l'objet d'appréciations fort diverses, le point de mire de bien des attaques, et qui, grâce peut-être à de nombreux envieux, a vu son nom s'élever à une renommée bruyante.

Cet homme, heureux vainqueur dans cette lutte sourde que doit soutenir tout ambitieux, et qui plane aujourd'hui dans des sphères où l'opinion des autres est fort indifférente, pourvu qu'elle laisse intact un point important: c'est H. de Villemessant.

Aujourd'hui que le piédestal de cette célébrité est dûment édifié, il peut être intéressant d'esquisser quelques lignes de cette curieuse physiologie.

Les peintres de l'avenir qui chercheront pour le journalisme du XIX^e siècle un type allégorique, songeront à reproduire ses traits. Il ne nous appartient pas d'entrevoir les couleurs de leurs palettes.

Il est des combattants habiles chez qui le courage, uni au coup d'œil du génie, provoque l'admiration universelle, mais dont la fortune subit d'insupportables revers. Villemessant, mordant à tout, égratignant à tort et à travers, parfois jusqu'au sang, a traversé, constamment heureux, tous les dangers où viennent se briser tant de lutteurs inexpérimentés.

Une écumoire à la main, l'homme-chronique enlève imperturbablement tout ce que le flot parisien produit chaque jour de mousse et d'écume, et sert cela très-proprement, avec la permission de M. le maire.

Villemessant offre un curieux mélange de l'écrivain de talent et du négociant habile; il peut être à la fois poète et calculateur, et il passe de la fantaisie la plus éthérée au grand-livre, sans retoucher sa plume.

On a parlé bien à tort du génie yankee en matière de réclame, j'affirme que le mortel audacieux qui trône rue Rossini assure cette supériorité à l'ancien monde sur l'univers entier.

Personne n'a joué de l'abonné avec une plus merveilleuse facilité.

Parfois il prend la plume, et l'on voit se produire un phénomène admirable; une prose gracieuse, poétique, touchante, s'échappe de cette écriture qui a distillé tant d'alinéas vinaigrés; le fiel s'est changé en un lait pur: ce sont de capricieuses fantaisies, d'adorables boutades, où le tact le plus parfait corrige une riche imagination, cela s'équilibre sur une pointe d'aiguille; c'est un rien délicieux qui s'évanouit pour vous laisser sous le charme.

D'aucuns ont voulu jeter sous ses fleurs si séduisantes d'indiscrets regards.

Hélas! les désillusions.

Puissance du trompe-l'œil. — Éternelle loi du poisson et de l'amorce.

Un seul homme gêne en France H. de Villemessant, un seul empêche sa gloire d'être unique et omnirayonnante, cet homme, son rival heureux, son compétiteur redoutable, s'appelle Émile de Girardin.

Il lui vole une part considérable de popularité et de prestige, car il invente aussi, car il remue aussi celui-là; n'est-il pas comme l'autre infatigable, fécond en idées neuves, prompt à l'initiative, sûr de son fait: que d'esprit chez l'un, que d'idées chez l'autre!

Une par jour!

Oui, cette souveraineté repose sur deux têtes.

Un jour, Émile de Girardin frappa mortellement Armand Carrel; l'occasion a manqué à Villemessant de tuer Émile de Girardin.

Et voilà pourquoi: *Sic fata ferrebant*, il y a deux rois dans Landernau.

Je ne sais plus quel est celui qui demanda à H. de Villemessant son secret pour remplacer ses chroniqueurs fourbus.

On sait ce que cette machine en consomme.

L'impresario répondit:

— Quand mon premier ténor, vaincu par son la-beur terrible, par cette impitoyable nécessité de donner chaque matin son *ut* devant une foule égoïste et blasée, qui pour deux sous veut qu'on soit inouï, a succombé à la tâche, je me mets à la fenêtre, je vois passer un Auvergnat, je l'arrête et je lui dis: Sois prodigieux.

Neuf fois sur dix l'Auvergnat est prodigieux.

Quand il a été chauffé à blanc dans cette fournaise parisienne, il arrive une heure où ce Bédouin étonne les Athéniens du boulevard.

Si le sujet a du talent, il arrivera peut-être.

S'il n'en a pas, il réussira certainement et s'appellera Pierre Véron.

Un philosophe se demanderait si c'est les mœurs qui engendrent ces choses ou si ces choses engendrent les mœurs....

Mon épingle est hors du jeu.

UN PROVINCIAL.

vous venez de dire là est un contresens à vos habitudes!

— Oui, les hommes sont mauvais, continua notre grand seigneur philosophe, et ce qu'ils font plus mauvais encore. Je passe et ne jette sur eux ni le blâme ni l'approbation. Les beaux delors en ce monde sont des mains de lépreux gantées de soie; je suis cuirassé d'indifférence! mais avec vous, Angelo, nature primitive, âme d'enfant, pourquoi ne pas ouvrir l'écluse aux épanchements de mon cœur? Puis vous m'inquiétez sérieusement... oui.

— Moi? dit Angelo.

— Je vous dirai cela. A propos, vous savez que dans huit jours on célèbre à Naples la fête de la madone de l'Arc; presque tout ce que Rome renferme d'artistes y sera.

— Quelle est l'origine de cette fête? demanda Angelo.

— Dans un petit village, répondit le comte, à quelques milles de Naples, non loin du Vésuve, quelques jeunes gens jouaient à la paume. Un d'eux s'écria avec une sorte d'enthousiasme en désignant une statuette de pierre placée dans une niche, comme on en trouve à l'extérieur de presque toutes les maisons en Italie: « Je suis sûr de gagner, j'ai fait ma prière aux pieds de cette madone et elle m'a souri. » Il gagna en effet. Son adversaire, furieux, s'en prit à la divine intervention et lança sa paume à la madone qu'il atteignit à la joue.

Cette joue bleuit tout aussitôt. Un certain seigneur, qui passait par là, s'empara du profanateur et le fit pendre à un arbre voisin. A son contact, l'arbre se dessécha subitement. On l'abattit, et à cet endroit on éleva une église où fut placée la madone miraculeuse. Depuis ce temps, on y accourut en pèlerinage de toutes les parties du royaume.

— Toute l'Italie est ainsi semée de miracles? observa Angelo.

— Et celui de saint Janvier, à Naples? Le vrai miracle assurément, c'est que le secret du procédé pour faire bouillir le sang ait été gardé depuis tant de siècles. Après ça, il n'était pas confié à la garde des Vestales! — Et le comte de Torre-Alba assaisonna ces réflexions d'un rire malicieux qui le faisait reconnaître pour un enfant de Voltaire.

Angelo entrant dans la pensée de son protecteur:

— A quoi bon, dit-il, faire jouer ainsi aux marionnettes la divine intelligence? Le grand spectacle de la nature est un miracle parlant qui vaut mieux que tous les autres. La majesté de Dieu ne s'abaisse pas à ces petites finesses; sa sagesse, ce sont les lois de la nature; or, les miracles sont des violations des lois suprêmes, il ne faut pas en accuser Dieu; à chaque prodige qu'il opérerait, il violerait ces lois excellentes, nécessaires, il commettrait un crime; le crime et Dieu ne peuvent se rencontrer ensemble.

— Que de superstitions encore!... reprit le comte de Torre-Alba, qui se sentait en veine d'ironie. — A Rome, il y a je ne sais plus quelle sainte Thérèse ou quelle autre sainteté en pierre qu'il faut défendre par une balustrade de l'adoration obstinée des Anglais. On montre aussi dans cette ville un maître-autel qui renferme les ossements des frères Machabées; ailleurs la trace d'un pied du Christ; à Cologne, on est fier de posséder les os des rois mages et des onze mille vierges. Le fait est qu'il y a de quoi être fier. Dernièrement, un journal rapportait qu'on n'avait pu trouver le moyen de satisfaire la fantaisie d'une vieille fille, qui voulait, après sa mort, être portée en terre par quatre vierges de vingt-cinq ans. Les temps sont bien changés! Décidément, serez-vous des nôtres pour Naples? demanda à Angelo le comte, sautant d'un sujet à un autre.

— Mon travail m'en empêche.

— Eh! votre travail!... mon cher, il faut des bornes à tout! vous lui accordez vos jours, les méditations de vos nuits, vous vous tuez!

— Oh! ma santé est excellente. Je me souviendrai toujours d'un dicton de ma vénérée mère: « Il vaut mieux s'user que se rouiller. »

Ici le comte s'approcha du tableau que peignait Angelo.

— A propos de ma pauvre mère! continua le peintre, il faut que je lui écrive; quand je prends la plume pour le faire, il me semble trouver des

vertus que je ne me sens pas toujours!... Puis voyant que le comte examinait son tableau: — La composition est agencée, les groupes sont tracés; mais la figure inspirée de Corinne manque encore: c'est un effet trop difficile à rendre. Pourtant, personne ne met à son œuvre plus de sueur.

— Prenez courage. Et d'ailleurs, n'avez-vous pas Speranza pour peindre votre Corinne? C'est un bonheur d'artiste qu'un pareil modèle.

— Copier ne suffit point; pas plus que la beauté extérieure et matérielle de la femme pour inspirer l'artiste.

— Que veut-il dire? pensa Speranza, en cherchant à lire dans les yeux d'Angelo.

— Maudite peinture! exclama l'artiste. Si j'avais prévu tout le mal qu'elle me donnerait, à coup sûr je ne l'aurais pas entreprise! Et cette inspiration qui meurt sans se produire!... Assez... Speranza, laissez-nous. J'en suis tellement dégoûté, que je me sens tenté d'anéantir la toile.

— C'est de la folie! s'écria le comte en le retenant.

Speranza s'était levée; elle sortit de l'atelier, en proie à une sourde douleur et en murmurant dans le secret de son cœur: — Il ne m'aimera jamais!

Le comte de Torre-Alba fit pleuvoir sur la tête d'Angelo toutes les observations que lui dictait l'amitié véritable qu'il attachait au jeune peintre: Angelo ne se défiait pas assez de son

MONSIEUR, MADAME & BÉBÉ

Par Gustave Droz.

C'est une pensée philosophique qui a fait naître ce livre ; mais ce n'est pas la tristesse qu'il procure. Vous y trouverez d'un bout à l'autre une douce et charmante gaieté, beaucoup d'esprit, d'originalité, et, par-dessus tout, une exquise délicatesse de sentiments et d'expressions.

L'auteur est encore inconnu, ont dit les journalistes parisiens, et, pour son début, il a fait un coup de maître. Un coup de maître !... Je le crois bien. Et cette fois le public est de l'avis de MM. les journalistes, puisqu'en quelques jours l'œuvre est parvenue à sa cinquième édition.

Mais, en dehors de ces quatre mots, l'indication est-elle réellement exacte ?

Tout début, d'après l'auteur, n'est qu'une première culotte ; culotte du bébé que l'on habille en garçon ; culotte du conscrit qu'on fagote en troupière ; culotte du cabotin qui débite sa première tirade ; culotte de l'étudiant, rasé de frais, qui s'affuble de sa grande robe noire d'avocat ; et nous pouvons sans doute ajouter que la première maîtresse de l'enfant qui devient homme est une première culotte ; et qu'à la première ivresse, qu'elle vienne d'un réveillon, comme dans le premier chapitre du livre ou d'un premier cigare, d'un premier verre d'absinthe, d'une première bouteille de champagne, on a pris sa première culotte.

Donc, au dire des journalistes parisiens, ce livre serait la première culotte littéraire de M. Gustave Droz. Je suis peu disposé à l'admettre ; il y a trop de coquetterie pour une première culotte.

C'est un militaire, et, qui plus est, un lancier, que l'auteur met en scène. C'est lui qui aurait écrit ces pages ; mais ce n'est pas l'œuvre d'un conscrit. On ne devient pas prévôt d'armes du premier coup. Il y a trop d'expérience de la vie, trop d'observations fines et vraies, trop de demi-teintes. La fougue est trop habilement contenue pour une plume jeune et inexpérimentée. Le nom de Gustave Droz n'est d'ailleurs qu'un pseudonyme, le livre l'indique lui-même, et ce pseudonyme s'étale déjà depuis quelque temps au bas de certains feuillets hebdomadaires, fort remarquables, de l'*Opinion nationale*.

Il ne faudrait pas chercher dans le livre un roman, un récit suivi et complet. Ce sont de petites études, dit l'auteur, écrites jusqu'à la 100^e page par un célibataire, qui se marie ensuite, et fait, sur l'honneur, un mari charmant, puis devient père, et mérite toutes les sympathies.

L'œuvre est donc divisée en trois parties.

Rien de plus hasardé, de plus scabreux que les sujets des deux premières. Le célibataire et le jeune mari affectionnent les situations risquées, et, franchement, le lecteur le plus courageux s'effraie quand il voit aborder certaines descriptions. Curieux, haletant, il regarde, il parcourt en toute hâte ; puis, bientôt, il s'arrête souriant, heureux du tour de force accompli. L'auteur se joue avec les difficultés du réalisme, et, sans trop pimenter la nourriture qu'il donne, il sait trouver le moyen de plaire aux gourmets littéraires et aux palais blasés.

L'officier de cavalerie, qui dans le livre se permet ces petites études, appartient, par sa naissance, ses goûts, ses relations, au monde aristocratique, et il ne sait pas nous donner un seul portrait démocratique ou bourgeois. Cependant il

ne paraît pas qu'il soit plus fier pour cela, et il nous dit, en passant, qu'il préfère le bébé des champs, crotté et dégouillé, mais gras, joufflu, vigoureux, libre de ses mouvements, au bébé des villes, maigre, pâle, chétif, et emprisonné dans les guirlandes de dentelles et de rubans.

En outre, s'il est au mieux avec les comtesses et les ambassadrices, qui raffolent de sa personne ou de son costume, s'il connaît les petits mystères et s'il révèle gracieusement les petits secrets, ce n'est pas précisément pour faire admirer les mœurs, les usages, le luxe et les coquetteries de cette haute société. Elles imitent par trop les déesses du demi-monde, et dans leurs costumes, et dans leurs passions.

En second lieu, soit qu'il ait conservé les traditions aristocratiques du XVIII^e siècle, soit qu'au contact de l'armée française, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, les idées voltairiennes, les opinions du libre penseur aient fait invasion dans son esprit, l'officier est loin d'être dévot. Ainsi, il ne fait pas précisément l'éloge de l'éducation donnée par les révérends pères jésuites dont il a été l'élève ; il n'a qu'une confiance fort limitée dans l'efficacité de la confession et des prédications du carême, dans la nécessité d'aller à la messe ; et, quand il se permet de faire profession de foi sur Dieu, sur l'origine des choses, il oublie l'orthodoxie, et ne craint pas de scandaliser le catholique pur sang.

Je regrette de ne pouvoir passer l'œuvre en revue, et j'aurais voulu assaisonner ce que je viens de dire de quelques citations.

Laissez-moi, toutefois, recommander particulièrement quelques chapitres.

Et, d'abord, voici l'étude, intitulée : *L'Âme en peine*.

Rien n'est intéressant et vrai comme le récit des impressions du pieux élève des jésuites qui vient d'entrer dans le monde. Il a une indignation profonde pour ces petits savants, les *pièdes plats de la science*, qui expliquent d'une façon nouvelle l'origine des êtres, et qui ne s'inclinent pas devant l'autorité infaillible du pape. Sa vertu est en butte à de cruelles épreuves, et, comme les séductions se multiplient sous ses pas, il prie Dieu de ne point le laisser succomber à la tentation ! Le croiriez-vous, il se trouve tout-à-coup dans une situation horrible, ce vertueux jeune homme ; il possède une cousine qui a la fantaisie, un jour d'été, de vouloir prendre un bain dans une délicieuse petite rivière ombragée par de grands saules, et c'est le cousin qui est obligé de l'accompagner pour lui apprendre... à faire la planche.

Pauvre petit cousin !... Comme il est malheureux. Aussi, au lieu de donner sa leçon, il s'évanouit dans les bras de sa cousine, qui l'appelle Grand enfant !... Dieu, qu'il a si ardemment prié, lui a fait cette grâce.

L'ancien jésuite continue à être des plus amusants et des plus instructifs lorsqu'il nous raconte les *Souvenirs de carême*, c'est-à-dire les femmes au sermon et au confessionnal. Lisez, mesdames, cette étude est faite pour vous. Si vous êtes dévotes, soyez assez aimables pour ne pas trop vous effaroucher, allez jusqu'au bout, vos maris s'en trouveront bien, et l'intention justifie tout.

Mais le chapitre le plus gai de la première partie est peut-être celui qui est intitulé : *Ma tante en Vénus*. Figurez-vous une tante de 25 ans qui, en raison de la beauté de ses formes, a été choisie pour jouer dans un salon aristocratique le rôle de Vénus — probablement sortant de l'onde, — avec son costume traditionnel, et qui est habillée

par son neveu pas plus jeune qu'elle, — vous savez, l'officier de cavalerie. — Il lui verse du blanc liquide sur la peau, — mais pas partout, dit le livre.

La seconde partie est encore préférable à la première. Elles sont délicieusement écrites ces impressions premières et ineffaçables du mariage. Rien n'est difficile à faire accepter comme le récit d'une première nuit de noces : l'entrée du mari dans la chambre nuptiale où repose déjà l'innocente épouse. Cet événement est raconté deux fois dans le livre ; un premier chapitre nous donne la narration et les impressions du mari ; un second, celles de la femme. Et ce n'est pas l'homme, même quand il a vu le feu des batailles, qu'il s'est promené en conquérant au Mexique ou ailleurs, qui sait être le plus brave.

La conversation des deux jeunes femmes dont les maris ne veulent pas faire maigre le vendredi est de la véritable et de la bonne comédie. Enfin, on ne peut s'empêcher de citer le petit chapitre intitulé : *La Boule*, histoire d'un mari qui s'endort quand sa femme n'a pas sommeil, mais qui se réveille tout à fait quand elle parvient à s'endormir et qui s'invitent réciproquement à éteindre la bougie. Je ne sais pourquoi cette historiette s'est traduite dans mon esprit par cette phrase : Il faut qu'un mari dorme ou veille, ce qui m'a rappelé malgré moi : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. N'y aurait-il pas quelque grain de ressemblance entre les deux auteurs, dans leurs idées sur le mariage, dans leur manière de conter ?

Ce qui est certain c'est qu'il est impossible de faire sur le mariage un sermon plus moral que celui que nous donne M. Gustave Droz, dans le chapitre intitulé : *Conférence d'introduction par le père Z...*

Lisez, nouveaux époux qui avez des antécédents et des rhumatismes et qui ne vous êtes mariés que pour vous remettre de vos épreuves et de vos fatigues ; quelle joie de vous posséder pour ces bonnes petites femmes jeunes, fraîches, ardentes et que vous adorez comme une sainte dans une niche.

Lisez, jeunes épouses bourrées de préjugé sprouduit indigeste de l'industrie maternelle, que le mari est obligé de nettoyer et de faire disparaître, temps perdu pour le bonheur. Apprenez ce que vous devez être pour enchaîner, sans qu'il s'en doute, le mari au foyer conjugal.

« Je pousse, je ne m'en cache pas, au mariage joyeux, où l'on met en commun ses idées, ses chagrins, mais aussi sa bonne humeur et sa tendresse. Supprimez dans cette vie à deux la gravité, l'affectation, mais ajoutez-y un brin de galanterie et de camaraderie. Ayez dans l'intimité même cette coquetterie dont vous vous parez si volontiers dans le monde. Cherchez à lui plaire. Faites-vous aimable. Considérez que votre mari est un public qu'il faut vous rendre sympathique..... »

« Qu'il trouve à vos côtés le présent si aimable que son passé s'efface de sa mémoire ; et pour cela, que rien en vous ne rappelle ce passé-là ; à son insu, il ne vous pardonnerait pas. N'imitiez des femmes qu'il a pu connaître, ni les coiffures, ni les toilettes ; ce serait lui faire croire qu'il n'a pas changé de vie... »

« Soyez vous-même, et vous serez pour ce mari aimé un nouveau mille fois plus charmant que tous les passés possibles. »

La troisième partie, malgré l'intérêt qui s'attache aux deux premières, est assurément la plus importante, et dans la pensée de l'auteur et dans le livre. Elle est consacrée exclusivement à l'exal-

tation des délices de la paternité, de cet amour vraiment saint qui transfigure le mariage. Là, il n'y a d'autres inspirations que celles du cœur, c'est lui qui tient la plume ; et vous êtes attendri, ému, parce que ce bonheur si vrai, cette joie si naturelle : *avoir un bébé*, ne saurait être exprimée d'une façon plus touchante.

Que les vieux célibataires misanthropes et moroses daignent jeter les yeux sur ces pages, ils comprendront pourquoi il ne leur est pas permis d'être heureux !

Quant aux jeunes époux qui ont l'indescriptible avantage d'avoir mis au monde un bébé, nécessairement charmant, ils n'y trouveront pas seulement la peinture vive et colorée de leur bonheur, mais ils y rencontreront aussi un utile conseil pour l'éducation de ce cher enfant. C'est dans leurs cœurs qu'ils devront lire leurs devoirs, c'est avec le cœur et par le cœur qu'il faudra l'instruire. C'est par l'amitié bien plus que par l'autorité qu'il faudra lui inspirer le respect.

En résumé, ce livre est, quoi qu'on puisse dire, une œuvre morale et utile, que l'auteur a su rendre agréable et dont la dose de sagesse est proportionnée au tempérament de l'époque. Et je me sens disposé à croire que toutes ces petites études pourraient bien être des pages détachées des mémoires d'un homme de cœur et d'un homme heureux, embellies par l'imagination et le talent de l'artiste.

Melchior DRACHK.

SUR UNE POINTE D'AGUILLE

Par Arthur de GRAVILLON

1 volume, prix 1 fr. — Achille Faure, éditeur.

M. de Gravillon est un auteur original, un excentrique, on le lui a dit depuis longtemps et il ne s'en émeut pas.

Mais c'est peut-être aussi l'homme le plus spirituel de Lyon, n'en déplaise à M. Linossier ; il est, sans contredit, celui de nos compatriotes qui dépense le plus de verve, de malice et de gaieté. Tour à tour caustique et satirique, fantaisiste, humoristique et toujours observateur, son talent est rempli de finesse et de grâce.

Il excelle à raconter ces riens charmants qui forment, avec la médisance bien corsée, le noyau des causeries autour du foyer. Vous connaissez d'ancienne date cette *Bûche* qui raconte l'histoire du feu ; aristocratiquement assise auprès de la cheminée de marbre, où flambent ses compagnes, elle regarde, elle écoute, et s'animant peu à peu au contact, ou simplement au frou-frou d'une robe de soie, elle lance quelques étincelles. Puis, la conversation languit un instant ; mais qu'un sourire ou quelque œillade rapide vienne frapper en biais la flamme agonisante, vous verrez la *Bûche* pétiller de plus belle et se répandre en paillettes d'or vagabondant capricieuses jusque sur ces guimpes en mousseline légère, si improprement appelées *modesties*.

N'allez pas croire, au moins, qu'il ne soit qu'un conteur agréable ; non, et l'écrivain savamment naïf, parfois superstitieux, souvent grivois, spirituel toujours, laisse de temps à autre passer le bout d'oreille du philosophe. Jugez-en, par les paragraphes suivants extraits de sa dernière brochure : *Sur une pointe d'Aiguille*, petit bijou à

imagination inquiète et peu sage. Il se laissait trop envahir par de tristes pensées. Pourquoi les voiler d'un crêpe noir ? La fleur du bonheur pouvait éclore sous ses pas ; souvent un jour qui doit être beau est sombre à son aurore. Angelo était à Rome ; l'une des plus brillantes visions de sa jeunesse s'était réalisée ; déjà il avait réuni dans son atelier une douzaine de tableaux dont on faisait l'éloge, et qui plaisaient par leur originalité ; ce résultat, il est vrai, était atteint au bout de trois ans, après bien des efforts, bien des inquiétudes ; mais ne faut-il pas à la moisson le temps de mûrir ?

Et faisant allusion à la sortie de Speranza : — Je suis en colère contre vous, Angelo, lui dit le comte ; cette pauvre Speranza, elle s'est hâtée de sortir ; j'ai surpris son regard plein de larmes. Quel reproche injuste dans vos paroles ! Est-ce sa faute à elle ? Il ne vous suffit pas d'avoir le plus beau modèle de femme ? N'allez-vous pas lui demander les manières satiniées et musquées d'une patricienne ? poésie de convention ! Mais l'âme de Speranza est belle d'amour et dévouement, poésie des anges ! Pauvre aveugle que vous êtes, Angelo ! Comme vous vivez éloigné de tout ce qui se dit : ce qu'elle a fait, vous l'ignorez.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda Angelo.

— D'abord, tous les peintres vous l'envient. Speranza a refusé des offres brillantes ; et les propositions de lord Pallafax, ce héros des somp-

tueuses excentricités, ne l'ont pas séduite davantage.

— Speranza a refusé ? comment, pour moi ?

— Certainement... Elle m'avait supplié de vous le cacher, la pauvre enfant... C'est qu'elle vous aime, ma parole, sérieusement... d'amour !

— Speranza !... elle m'aime ? exclama le peintre.

— Vous n'avez pas eu l'occasion de vous en apercevoir... Oui, sans doute... Et le comte fit entendre son rire malicieux.

— Vous avez cru peut-être qu'elle était ma maîtresse ? mais cela n'est pas.

— Quel air effrayé ! défendez-vous, *caro mio* !... Comment, une riche nature de belle jeune fille se trouve comme une fleur amie au bord de votre chemin, et vous pouvez passer indifférent à la fleur virginale qui incline vers nous son calice ?

— Ecoutez, monsieur le comte, dit Angelo gravement. Non, je ne suis pas sans avoir saisi sa beauté ; mais aussitôt, par un brusque effort, je m'éloignais d'elle, car il ne m'était pas permis de l'aimer ; je ne pouvais apporter à Speranza une âme esclave de son art et, avant tout, de la sainteté des engagements. L'amour n'est point un hochet qu'on brise à volonté.

— Vous êtes ridicule ! vous vous imaginez avoir affaire à une pensionnaire, à laquelle on ne doit pas ravir ce beau rêve d'un mari qui l'habillera

comme elle habillait sa poupée, de gaze, de soie et de velours ; qui lui prodiguera des fêtes et tous les charmes d'une oisiveté dorée. Mais elle n'aspire à rien de tout cela, Speranza ! elle, cette fille des montagnes et de la nature libre, où Dieu fait tout plus grand et plus beau !... Elle aime, peu lui importe le reste ; elle sait bien qu'elle ne peut être que votre maîtresse, et que ce bonheur ne serait que le rêve d'un instant ; mais si ce rêve lui paraît préférable à toute autre existence, si le souvenir qu'elle en gardera dans son cœur l'emplira d'ivresse pour le reste de ses jours, pourquoi n'accepteriez-vous pas le don de son amour ? Jouissez du moment présent, sans vous inquiéter de celui qui va suivre. Au printemps de la vie, Angelo, quelques liaisons sans suites sérieuses, cela dispose bien le cœur ; car différemment que vous en arriverait-il ? Que tôt ou tard vous vous prendriez de belle passion pour une coquette qui ne souscrirait pas à vos idées de sublimité et d'absolutisme en amour. Or, comme vous prenez tous vos devoirs au sérieux, vous prendriez aussi au sérieux vos sentiments ; le désespoir arriverait... et l'on ne survit pas à ses illusions ; on meurt avec son rêve.

— Oh ! il n'y a pas de danger, fit le peintre.

— Je vous le souhaite ! mais croyez-moi, aimez Speranza, vous me le promettez ?... Ce sera comme un bouquet de fête jeté à votre existence. Autre chose encore, puisque je suis en train de vous

sermonner : il faut vaincre votre sauvagerie naturelle, vos goûts de solitude.

— Alors où voulez-vous que se féconde et s'abrite ma pensée ?

— Mais la vie ne peut être un perpétuel labeur, et vous ne devez point fuir le monde ; telle rencontre, telle visite, vous vaudront mieux que des mois de travail. Puis défiez-vous de la solitude ; elle n'est pas toujours la source de douces pensées ; c'est une mauvaise conseillère... elle finit par vous persuader que vous n'êtes plus en rapport avec personne... et lorsque arrivent les jours d'adversité, elle vous présente un poignard.

— Mon cher protecteur, soyez sûr que mon cœur les recueille ces conseils de l'amitié.

— Vous les suivrez ? Eh ! bien, alors, pour commencer, soyez des nôtres pour le voyage de Naples ; ce sera très-pittoresque ; vous y trouverez quelques bons sujets. Ainsi, c'est convenu ?

— Mon Dieu !... oui... je m'y décide.

— C'est demain que nous partons ; on doit se trouver chez moi dès l'aurore ; nous ne resterons guère plus d'une semaine absents. Maintenant, je vous laisse... et n'oubliez pas que Speranza vous aime !... Adieu ! à demain !

— A demain ! monsieur le comte.

Stanislas CHARNAL.

(La suite au prochain numéro).

ajouter à tant d'autres. Il s'agit de la chambrette d'une ouvrière.

« Quelques gravures pieuses ou obscènes, — c'est selon les mœurs et coutumes des précédents locataires, — sont appendues aux murs éraillés et jaunies. Dans un coin, le lit affaissé lui-même, comme s'il avait conservé le pli et l'empreinte de toutes les lassitudes sur lui désespérément étendus; dans un autre angle, l'armoire, presque vide, avec des reconnaissances du Mont-de-Piété au fond du rayon d'en haut; — et tout en bas, sous la gaine délabrée de la cheminée, le réchaud, tentation suprême, — si le charbon lui aussi ne manquait !... »

« Elle est jeune et belle, ou tout au moins fraîche et jolie. Contre la croisée, entre les pans coupés de la toiture, son pur profil se détache harmonieusement velouté sur le ciel en aussi doux contours que la nue voyageuse. Elle a dans sa ligne d'ensemble des renflements pleins de promesses et, à ses joues, encore arrondies, des pâleurs mates qui se ramènent par éclat. Tranquille, appliquée, elle abaisse ses paupières, voilées de longs cils comme ceux des madones, sur le lin ou la toile qu'elle ouvrage : et ainsi toute entière courbée, ses lèvres, ou fréquemment elle humecte le bout de son fil, semblent des fruits mûrs prêts à cueillir à la branche pendante, — encore mouillés par la rosée de la nuit et déjà dorés par le rayon du matin.

« Et avec tout cela, — et tout ce que je ne décris pas, — la question n'est point d'aimer ni d'être aimé, mais de vivre ! Le plus céleste sourire n'est pas un moyen ; le plus ardent baiser n'est pas un but : le but, c'est le morceau de pain quotidien ; c'est la pointe d'aiguille perpétuelle.

« En avant l'aiguille, et en arrière aussi ! — car il y a double ennemi : devant, certainement la réalité de demain ; derrière, peut-être, la rêverie d'hier. — Quel est ce beau dandy qui siffle comme merle en se glissant par la ruelle ? Quel est cet affreux fantôme qui hurle comme loup en gravissant l'escalier ? — Celui-ci c'est la faim du corps ; celui-là, c'est la soif du cœur ! Il s'agit de leur faire face à tous deux ! — Ils sont debout, elle est sasive ! — et ils sont deux contre une !... Une misérable créature qui n'a que son souffle et sa pointe pour leur résister !

« Qu'une défaillance ou une maladie lui survienne, qu'elle fléchisse ou faiblisse un instant, et tout est perdu !... »

Cette description, qui fait passer des frissons dans le dos et dans le cœur, n'est malheureusement que trop exacte ; dans les lignes suivantes les sentiments nobles et chevaleresques débordent à plein cœur, et j'y applaudis de toute mon âme ; ce sont les reproches contre l'esclavage organisé par les hommes et le remède pour son abolition, — mais nous ne pouvons reproduire ce passage.

« A chaque surcroît de peine, la condamnée aux travaux forcés de l'aiguille redouble d'efforts pour se dégager ou se maintenir... Mais un faux pas est si tôt risqué sur la pente glissante du malheur ! et de même qu'il est des gens disposés à tendre une main secourable à qui tombe, il y d'autre gars, plus empressés et plus nombreux encore, qui ouvrent leurs bras avides d'y exalter ignominieusement la victime.

« Oh ! pardon et pitié pour la jeune fille, — impuissante ouvrière et impatiente amoureuse, — entraînée par la séduction, accablée par la fatalité ! Un jour son aiguille se casse, un autre jour son cœur se brise, et forcément, loin d'elle, elle jette ; — par-dessus moulins et ruisseaux, — les débris de son bonnet et les débris de son épée. »

Le lecteur ne m'en voudra pas de lui avoir ainsi mis l'eau à la bouche, il désire maintenant, j'en suis sûr, lire le livre d'un bout à l'autre et sans s'arrêter. Ah ! pardon, il y a un repos forcé au second chapitre. Il est terne, long, où du moins, tellement hérissé de mots techniques et de détails indifférents qu'il oblige à reprendre haleine. Puis il y a des fantaisies que la critique ne peut avoir l'indulgence d'approuver.

Pourquoi cette réclame hors de propos que l'auteur a cru pouvoir se permettre d'insérer ? Qu'importe au lecteur qui a ouvert ce livre pour se délecter, qu'il y ait à Vaise ou ailleurs, une fabrique d'aiguilles anglaises, laquelle écoule ses produits dans la rue Mercière et dans mille autres lieux ? — Il n'en eût été nullement préjudiciable à l'acte du lecteur, — de trouver, au lieu et place de cette description oiseuse, un autre chapitre explicateur de la gravure ultra-fantaisiste qui orne le frontispice de l'ouvrage.

Je suppose que c'est lui-même que l'auteur a dû représenter, assis sur la pointe extrême d'une flèche ardoisée, livrant sa plume à tous les vents

et souriant finement à l'écheveau de sa fantaisie. Seul, en effet, l'équilibriste Gravillon est capable de se loger sur une semblable pointe sans se blesser l'épiderme, ou de danser sur la braise sans noircir même sa pantoufle gauche. Aussi, de là, quels horizons immenses il découvre.

Là-bas, tout au fond du paysage, moins loin pourtant de nous que ne le voudrait l'humanité, c'est la fumée de l'aiguille homicide portant à travers champs le carnage et le deuil ; puis c'est le clocher du village, qui tient attachées à ses flancs les deux pointes, de grandeur inégale, sur lesquelles pivotent toutes nos destinées. Aiguilles tutélaires ou maudites, trop lentes ou trop précipitées dans leur marche, suivant que l'heure inscrite par elles est pour nous faste ou néfaste, douloureuse ou gaie, traîtresse ou amoureuse.

L'auteur rappelle que les aiguilles de l'horloge sont, la plus fidèle image de la vie humaine. Mécaniquement forcées à tourner dans le même cercle vicieux, elles sont, comme l'homme, tenues à marcher en avant sans tourner la tête, sans pouvoir même se reposer un instant de la fatigue d'une course aussi monotone qu'excessive.

Pauvres incessantes voyageuses, vous marquez nos heures de volupté (midi, prétend M. de Gravillon) d'un signe furtif et indélébile qui efface sans peine les traces des jours de tristesse. Soyez donc bénies quand même, prophétesses de mort, servantes inflexibles de la destinée !

Du haut de son clocher l'auteur voit se dérouler au loin les plis onduleux de l'Océan, débordant par intervalles à son regard investigateur le coquet navire par eux balloté.

Mais, voici la tempête, l'équipage est en émoi, les passagers se lamentent, le capitaine donne en vain des ordres qu'on exécute plus, et l'ouragan redouble de fureur.

Vous redoublez d'attention, et déjà vous souriez finement à cette idée que l'auteur a perdu le fil de son sujet ; il n'en est rien. Au milieu du désordre et des cris de tous, une petite aiguille seule veille au salut commun. Grâce à l'infatigable boussole, le pilote peut encore guider le navire à travers les écueils, et le ramener au port.

Que de choses finement délicates, que d'aperçus charmants, je suis obligé de passer sous silence ? A travers champs et de fil en aiguille, l'auteur passe en revue les mille riens qui peuplent la nature et qui lui donnent une physionomie animée et originale ; il s'arrête à chaque accident de terrain, voit, scrute, admire, critique, interroge tour à tour la chevre rieuse, la valet de ferme et la vieille aux mains noueuses qui tricote un bas de laine en menant paître ses vaches, et la réponse de cette dernière lui inspire un chapitre, *Tout en tricotant*, vrai bijou de style gracieux, dont le commencement fait rêver de poésie printannière, dont la fin laisse dans l'âme une indéfinissable émotion.

Pour le penseur, le philosophe, le poète, tout prend une voix autour de nous ; C'est plus haut que la terre qu'il porte son regard.

A tous et à tout il prête une âme, plus compréhensible et surtout plus pure que celle de l'humanité.

M. de Gravillon aime à se plonger parfois dans cette contemplation, dans cette rêverie extatique, qui inspira à Victor Hugo l'une de ses plus belles poésies. Aussi l'auteur ne mêle-t-il pas sa voix au chœur des envieux de notre grand poète ; il a, tout au contraire, pour lui, de l'admiration et du respect ; son hommage, simple et vrai, ira s'ajouter à tous ceux qu'on fait naître les invectives haineuses que prodiguent au poète, et Venillot, et les sectaires de sacristie.

L'amour du beau, tel est le guide du poète ; idéal qu'il ne rencontre pas mais qu'il croit trouver dans une caresse, dans un baiser, dans un sourire. Plus sont nombreux les aiguillons de volupté, plus il découvre de charmes, de grâce, de finesse, d'engins de séduction chez la dame de ses pensées. Il prise davantage une heure de tête-à-tête, consacrée tout entière au marivaudage, que les étreintes les plus follement amoureuses, car il sait que le mirage est préférable à la réalité. Aussi, lorsque l'auteur nous raconte, à propos de bottes, qu'il fut vaincu maintes fois dans de gaillardes rencontres ; il n'est, à bien prendre, pas aussi humble qu'il veut le paraître ; une bonne défaite, en ce genre de batailles, vaut mieux que la plus éclatante victoire, et c'est en reculant devant un cotillon qu'on enlève le cœur.

Pourquoi ne citerais-je pas encore un mot charmant ? Tout en chiffonnant, M. de Gravillon nous apprend qu'il ambitionne peu le ruban rouge, c'est dire assez nettement qu'on ne s'est pas encore aperçu qu'il en était digne. Les *Dévotes* en seraient elles cause ? Il ajoute qu'il préfère à tout emblème politique le titre de *Chevalier de la Légion d'amour* ; insigne : « Le ruban rose de votre jarretière, madame ». J'aime à croire, qu'à ce point de vue, il a été mieux apprécié, et qu'on s'est empressé de lui accorder la décoration si gentiment demandée, les *Dévotes* n'ayant rien à voir dans

cette chevalerie. Elles ne portent pas des jarretières roses. Cependant, pour me faire pardonner par l'auteur les éloges que j'ai dû donner à son œuvre, je terminerai en rappelant une remarque déjà faite.

« Esprit caustique, mauvais esprit ; esprit critique, méchant esprit », avez-vous dit quelque part, M. de Grivillon ! Je dois donc être un peu méchant esprit. Il faut, dès lors, vous redire, qu'on reproche, avec raison, à vos livres ce manque de corps ; les idées abondent, mais elles sont sans lien, sans unité. Vous prodiguez le sourire ou l'émotion, mais, à propos de tout, laissant flotter votre imagination au hasard. Quand donc répondrez-vous aux désirs du public, qui attend de vous une œuvre de longue haleine, histoire ou roman, persuadé qu'il est, qu'avec votre imagination, votre malice et votre gaieté communicative, de nouveaux et plus grands succès vous y attendent ?

Mais, bah ! vous ne m'écoutez pas, et vous préférez vous laisser amoureuxment bercer par la *Vénus des songes*, l'héroïne de votre nouveau volume. Que le sommeil vous soit léger !

ALFRED DEBEAUCY.



THÉÂTRES

Les épreuves des trois débuts traditionnels, souvent escamotés par surprise, laisse ordinairement une lacune considérable dans les appréciations du critique. Ce dernier eût-il même une clairvoyance rare. Il ne me semble donc pas inopportun, à cette époque de l'année théâtrale, de passer en revue les divers éléments — aujourd'hui connus — de nos troupes d'opéra et de comédie, et d'attribuer à chacun le rang qui lui appartient dans la composition de l'ensemble. C'est ce que je me propose de faire brièvement.

Je l'ai dit différentes fois et je ne cesserai de le répéter, c'est dans l'ensemble, — non dans le mérite personnel d'un ou deux artistes, que réside l'élément du succès d'une représentation.

A l'occasion, j'ai cité *Roland* ; je ne veux, pour confirmer mon opinion, que constater le succès de la reprise du *Prophète*, malgré les défaillances fréquentes des deux principaux interprètes.

La troupe est actuellement constituée d'une manière définitive ; ce n'est pas sans peine qu'on a pu arriver à cet heureux résultat. Rarement les échecs ont été si nombreux et, malheureusement, aussi justifiés. Mmes Gary, Dolvillers et Casati, MM. Roussel, Alary, Sapin, Bovier-Lapierre et Louault n'ont pu trouver grâce devant un public qui n'est pas toujours un excellent appréciateur, mais qui est généralement peu sévère ; tous appartenaient au grand-opéra. Remplacés aujourd'hui par de nouveaux venus, ces derniers pourront-ils mener à bien cette barque qui doit se transformer bientôt en vaisseau pour l'Africaine, peut-être.

A une condition cependant, c'est que la direction étudiera les aptitudes diverses de ses premiers sujets, et ne leur confiera pas au hasard des rôles en dehors de leur talent.

MM. Wicart et Faivret se partagent, à l'heure qu'il est, le sceptre de premier ténor ; tous deux ont été, jusqu'à ce jour, insuffisants. M. Wicart, notamment, n'est plus aujourd'hui le ténor de force capable de porter vaillamment la robe d'Éléazar ou la tunique de Robert, à plus forte raison Durandal l'invincible, surtout après Dulaurens. Il a du s'apercevoir, et l'administration aussi, que la reprise de *Roland* n'était pas un succès, bien loin de là. Tandis que *Ernani*, par exemple, et *Jérusalem* pourraient être, pour notre premier ténor, l'occasion des reprises heureuses.

De même, pour M. Faivret, le chanteur à la mode. D'après les avis de son colonel (?), ce jeune homme a cru devoir aborder les rôles saillants du répertoire italien du grand-opéra. D'autres personnes, non moins compétentes, s'il avait demandé leurs conseils, l'eussent engagés à se délier d'une puissance vocale factice et à aborder franchement le répertoire de l'opéra-comique. Peut-être, m'objectera-t-on, le défaut d'expérience scénique de ce Fernand de contrebande ; je répondrais que cette lacune est tout aussi visible dans le grand-opéra, et que le duc de Mantoue, sous ses traits, manque singulièrement de tenue et de majesté, malgré l'éclat du costume.

Que M. Faivret ne s'y trompe pas ; sa voix claire, facile d'émission, d'un timbre agréable et doux, et qui, — j'en demande pardon à M. Poncy, — n'a jamais eu d'autre chose à son service, se cuivrera bientôt, puis s'éraillera, chevrottera, et finalement se brisera pour toujours s'il s'obstine à chanter autre chose que la *Somnambule*, *Linda*, *Rigoletto* et les autres œuvres de cet acabit. Ce dernier opéra sera pour cet artiste un succès véritable lorsqu'il aura mieux étudié son rôle et les allures du personnage auquel il doit s'identifier. Nous aimons à constater d'ailleurs qu'il y a déjà un progrès très-sensible à cet égard.

MM. Méric et Marthieu sont, sans contredit, les plus fermes soutiens du grand opéra. La voix large, grave et nourrie de notre première basse entraîne à sa suite de nombreux applaudissements, et l'artiste les mérite, surtout dans les morceaux religieux. Jamais autant nous n'avons admiré son ampleur que dans le *Credo* d'une messe en musique chanté par lui, à St-Bonaventure, il y a six semaines. Mais la justesse n'est pas toujours irréprochable, et M. Marthieu laisse à désirer sous le rapport du jeu surtout, lorsqu'il endosse le frac méphistophélique ou l'habit doré de Fontanarose. Il n'a plus alors le type bavard et sarcastique qui convient à ces rôles, et sa bonne et franche nature se refuse à diaboliquement ricaner l'ironie de Sa-

tan. Artiste précieux en somme, et qui, depuis cinq ans, a fait de notables progrès.

M. Méric est discuté. Pourquoi ? Je me le demande, dirait Morisson ; moi, c'est différent, je ne me le demande pas. Sa voix a des défaillances, je le reconnais ; mais le répertoire de baryton est écrasant lorsqu'un artiste est seul pour en supporter le poids. Je pourrais citer telle soirée où M. Méric jouait à la file le *Barbier* et la *Favorite*, après avoir au préalable répété pendant le jour le *Philtre* et les *Huguenots*. Le gosier de Dulaurens lui-même résisterait difficilement à de pareilles fatigues. Nous devons, au surplus, pardonner beaucoup en faveur de cette science extraordinaire du chant, à l'aide de laquelle il a fait en lui une si belle incarnation du rôle écrasant de *Rigoletto* ; les barytons sont rares, et mieux vaut certes une note escamotée de temps à autre, plutôt qu'une suite non interrompue de cris rauques et assourdissants.

Le personnel féminin de grand opéra est plus qu'insuffisant. Mlle Spitzer se résigne à ne passer que pour une cantatrice d'avenir ; ses protecteurs enthousiastes n'ont pas d'autre ambition.

Il est impossible de poser sa voix d'une manière plus déféctueuse et son inexpérience est si notoire qu'il n'est pas permis à la critique de s'occuper d'elle sérieusement aujourd'hui. Qu'elle prenne des leçons d'Holtzem. Mme Weiss croit se tenir parfaitement en scène, mais elle est toujours en défaut, affiche un bien grand luxe de costumes, de bras, de jambes, d'épaules, de gorge !... Enfin, demandez plutôt à Lazarille. Mais elle n'a pas l'air de se douter qu'elle est sur la scène : elle se croit devant son miroir. Si l'embompoint de Mme Gourdon ne fait que croître et embellir, sa voix diminue plus encore. Mme Cortès se croit la première contralto de France, mais c'est en vain qu'on s'obstine à découvrir en elle quelques qualités sérieuses : une voix maigre, indécise et tremblotante, d'un timbre égrillard, un oubli fréquent des nuances et des non-sens continus, tel est le bilan de la grande artiste que les pères conscripts du parterre se plaisent à rappeler, alors surtout qu'elle crie, détonne ou transpose.

Et, puisque nous parlons de rappels, constatons que le rideau se relève bien vite depuis quelque temps ; sans doute pour ménager les paumes illustres de ces mains romaines. La physionomie du parterre, à la fin des représentations, est curieuse à étudier. Tous les bancs sont dégarnis et la salle est presque vide déjà, que les héros de la phalange que vous savez demeurent imperturbablement assis, provoquant pour eux seuls un rappel dont ils ils sont fiers.

Mme Sallard, que je n'ai pas voulu confondre avec la pléiade de nos fortes chanteuses, a trop de voix et trop de beauté. Le moyen d'être impartial lorsque des yeux tels que les siens viennent fasciner même votre plume !

Je tournais la tête avant-hier du côté de la porte, quand mon voisin de droite me dit à l'oreille que la musique des maitres perdait quelquefois à être agrémentée, qu'un *soprano* devait chercher surtout à assouplir son organe, que la demi-teinte pouvait, dans certains cas, être préférable aux grands éclats de voix, que... mais non, autant croire qu'il avait tort. Grâce pour le reste, madame, je n'ai fait que répéter le dire de mon sceptique voisin, et je suis prêt à rendre justice à votre complaisance sans borne et à votre inépuisable bonne volonté. M. Carvalho fait en vous une acquisition précieuse, et Lyon vous regrettera sincèrement.

La soirée de mercredi a donné naissance à deux succès mérités : la reprise de *Martha* d'une part, et aux Célestins, la première de la *Conjuration d'Amboise*. Il y avait salle comble aux deux théâtres, ce qui prouve un fois de plus que ce n'est pas le public qui manque. L'inspiration mélodique de Flotow, les élans poétiques de Bouilhet méritent plus qu'une note écrite à la hâte. Contentons-nous aujourd'hui de rendre hommage au talent de ces deux auteurs, en engageant le public à ne pas se faire l'injure de préférer à ces chefs-d'œuvre les inepties, les cancanes et les ridicules de la *Vie Parisienne*.

L'interprétation de *Martha* a été généralement bonne. Un mauvais point à M. Peschard en attendant que je porte un jugement d'ensemble sur les chanteurs de l'opéra comique. L'affiche annonce : Prochainement, *Bakbak*, ballet en deux actes. L'auteur est Lyonnais, et si plus de détails sont nécessaires, il est frère d'un écrivain de notre ville, collaborateur d'un récent vaudeville : les *Bévuës d'Annibal*.

Alfred DEBEAUCY.

Nous n'avons plus retrouvé parmi les interprètes de la *Conjuration d'Amboise*, Pougault, qui a créé avec une grande intelligence et un véritable succès, le rôle de Fouquet, dans la pièce de Charval. On sait qu'il a résilié avec la direction des théâtres de Lyon, et nous apprenons qu'il sera à Paris vers le 15 janvier. Pougault a en lui toute l'étoffe d'un véritable artiste, il possède des qualités physiques remarquables, et le rôle de Buridan n'a peut-être jamais trouvé un interprète plus vaillant, si nous en exceptons le créateur.

Avis aux directeurs intelligents.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires auront été remis ou envoyés au Gérant.

Le Gérant : RAYMOND.

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galerie de l'Odéon.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT
Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

A nos Lecteurs. par la Rédaction.
Le Réveil, poésie. — Barillot.
Chronique parisienne. — Castaudy,
M. de Villemessant. — Un Provincial.
Monsieur, Madame et Bébé. — Melchior Drachk.
Sur une pointe d'Aiguille. — Alfred Debeauvy.
Théâtres de Lyon. — Alfred Debeauvy.
Angelo, roman. — Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Encore un nouveau journal ?

Bientôt d'un accord unanime Lyon va s'écrier,
s'il ne l'a déjà fait : Qui nous délivrera des petits
journaux et de leur littérature ?

Quel déluge de prose hebdomadaire ? Quelle
épidémie d'élucubrations stériles !

Le moment pour entrer en scène paraît dès
lors fort mal choisi.

Et cependant nous avons la témérité de le faire.

Il y a longtemps déjà que la fondation du
Réveil avait été résolue. Et cette avalanche nou-
velle de petites feuilles ne pouvait ni hâter. ni
retarder son apparition.

La place qu'elles ont prise ne pouvait pas être
la sienne, et il ne se sent point gêné par leur
encombrement.

Mais en étudiant l'histoire de ces dernières
années, nous avons dû éprouver quelques inquié-
tudes, et subir quelques hésitations.

Quelle a été courte la vie des trop nombreuses
feuilles littéraires qui ont vu le jour ! Et après
tous ces essais malheureux, toutes les déceptions
de la veille, est-il raisonnablement permis d'oser
encore ?

Nous sommes de ceux qui proclament qu'il ne
faut jamais désespérer.

Il y a dans chaque événement, dans chaque
insuccès, dans toute défaillance, une leçon à mé-
diter et dont il faut savoir tirer parti.

Or, quelle a été la cause des désastres ? Qu'y
a-t-il à faire pour en éviter le retour ?

Pouvaient-elles vivre ces feuilles éphémères,
fantaisies d'auteurs inconnus poursuivis par le
desir de faire imprimer leurs babillages juvéniles ?

Étaient-ils réellement des journaux littéraires
ceux qui sont tombés sous le coup de l'indiffé-
rence publique ?

Quelques-uns, il est vrai, ont été frappés sur

la brèche, renversés et détruits par les arrêts de
la justice ; mais est-il donc impossible d'échapper
aux sévérités de la loi ?

La chronique ne peut-elle exister qu'à la
condition de raconter publiquement ce qu'il n'est
pas même permis de colporter tout bas ? Sont-
elles si intéressantes ces historiettes de bou-
doirs, ces indiscretions de femme de chambre ?
Comme elle doit se délecter la conscience honnête
au récit de ce qui a été vu par le trou d'une
serrure ou écouté derrière une porte ? Sera-t-elle
plus fière d'elle-même l'humanité, lorsqu'on lui
aura fait entrevoir quelque turpitude ignorée ou
rappelé quelque méchante action qu'elle ne
connaît que trop ? Quel plaisir peut-il donc y
avoir à ramasser la boue et à remuer l'ordure ?
Il n'y a pas que des Veuillot sur la terre.

Paris n'a que trop abrité ce genre de presse
qui déjeûne chaque matin d'un scandale, quitte
à dîner le soir dans les bâtiments de l'État et à
ses frais. Au lieu d'être utile elle entretient le
désœuvrement par la débauche de l'esprit, elle
fait la parade ou la cabriolette devant la foule pour
attirer à elle la sottise ou l'ignorance.

Une autre voie nous est tracée par les succès
légitimes et durables. Nous voulons plaire en
instruisant, et nous trouvons qu'en dehors de la
politique et de l'économie sociale, le champ est
assez vaste à exploiter : Questions de littérature,
d'histoire, de philosophie, de morale, de prin-
cipes et de dogmes religieux, des sciences et d'art :
tout est de notre domaine. Un journal sera tou-
jours utile lorsqu'il se consacrera au moins en
partie à la défense et à l'affirmation des idées
vraies, des progrès accomplis et des espérances
de l'avenir. Nous ne renonçons certes pas à la
critique, ni même à la satire, mais nous ne
sommes plus au temps de Juvénal ou d'Aristo-
phane, nous n'avons pas à briser le masque sur
le visage des coupables.

Nous nous efforcerons d'ailleurs d'être sérieux
sans trop en avoir l'air. L'inoculation des vé-
rités se fait un peu de nos jours comme l'extraction
des dents par la méthode Bilboquet, sans
douleur. Et nous aurons aussi nos romans, notre
chronique, nos causeries, nos faits récréatifs.

Pour réaliser ce programme, des écrivains de
Lyon se sont associés à des écrivains de Paris.
Ce qu'ils désirent, ce qu'ils osent tenter aujour-
d'hui, c'est l'union intellectuelle de la capitale et
de la province, et c'est à Lyon qu'ils ont établi
leur tente.

Avec la publication à Paris le succès n'était
pas possible. Paris absorbe tout. Et Lyon doit

avoir sa place, je dirai même la place principale
et la conserver.

On a fait, il est vrai à la ville de Lyon la, mau-
vaise réputation d'immobiliser son intelligence
dans son commerce et de dédaigner toute pro-
duction littéraire, de rester indifférente à toute
œuvre scientifique. On le répétait encore il y a
quelques jours à l'une des dernières conférences
du Palais-Saint-Pierre.

Mais c'est un reproche qu'elle ne mérite plus,
et ceux qui la connaissent ont aujourd'hui meil-
leure opinion d'elle.

Précisément, l'empressement avec lequel elle
accourt à ces fêtes littéraires ou scientifiques, au-
rait dû avertir l'orateur qu'il n'y a pas chez elle
indifférence ou dédain, mais ardeur de s'ins-
truire, qu'elle comprend toutes les finesses de
la pensée, qu'elle saisit toutes les allusions les
moins transparentes, qu'elle applaudit toutes les
idées nobles et généreuses, et qu'elle sait être
bienveillante pour quiconque s'efforce de lui ap-
porter sa part de lumière.

Mais on ne peut, à notre époque, se désinté-
resser de Paris. Le souffle intellectuel, l'inspira-
tion littéraire ou artistique viennent de la capi-
tale. La presse, en province, n'est le plus souvent
qu'un écho ou un reflet.

L'expérience, d'ailleurs, n'a que trop prouvé
que le journal qui ne veut vivre que de la litté-
rature de province est fatalement condamné à l'in-
succès.

L'œuvre de la province se ressent de la vie
qu'on y mène : elle est plus réfléchie, plus calme,
mais elle est moins entraînante, elle offre moins
d'attraits, elle n'a pas le *cachet parisien*, tort im-
pardonnable aux yeux de certains lecteurs.

Il faut donc puiser à Paris l'inspiration, y cher-
cher l'attrait du journal.

Mais, d'autre part, la capitale n'a-t-elle pas un
peu le tort de trop s'admirer elle-même ; de vou-
loir forcément intéresser la province aux plus pe-
tits détails de l'existence parfois aventureuse de
ses littérateurs ; de juger les œuvres et d'appré-
cier les faits au point de vue de son intérêt exclu-
sif, de ses mœurs, de ses habitudes ; d'avoir des
admiration trop faciles, des éloges trop complai-
sants ?

Publié à Lyon, le journal que nous fondons
sera loin des influences dangereuses et saura se
mettre à l'abri de l'esclavage des célébrités falsi-
fiées.

Que tous les écrivains de bonne volonté, de la
capitale ou de la province, nous aident dans notre
tentative.

Il n'est plus permis à personne de rester en
dehors du grand mouvement intellectuel de notre
siècle. L'instruction a démocratisé le besoin de
lire.

Pour le plus grand nombre, il est vrai, bien
courts sont les instants qu'il est possible, à la fin
d'une journée de travail, de consacrer aux délas-
sements de l'esprit ; mais pourquoi n'utiliserait-
on pas cette distraction devenue nécessaire, si
courte qu'elle puisse être ?

Que de recherches, que d'études et de médita-
tions, que de travaux qui demeurent inconnus et
stériles ! Pourquoi les laisser dormir à l'ombre,
pourquoi cette privation faite à la société ? Le
premier devoir n'est-il pas l'instruction réci-
proque ?

Que tous ceux qui pensent ou qui travaillent,
que tous ceux que n'effraient point la libre pen-
sée, les critiques de la raison, les recherches et
les résultats de la science viennent à nous, s'as-
socient à notre œuvre : les colonnes du *Réveil*
leur sont ouvertes.

Le journal que nous fondons restera toujours
complètement indépendant vis-à-vis de tous les
hommes et de tous les systèmes. Toutes les opi-
nions scientifiques, littéraires et religieuses pour-
ront s'y produire, à la condition toutefois de res-
pecter les limites imposées par la loi aux jour-
naux non politiques et sauf réfutation, s'il y a
lieu.

Pour la rédaction :

MELCHIOR DRACHK.

LE RÉVEIL

Au drapeau de Voltaire on lisait : Tolérance ;
Sur celui de Jean-Jacques était écrit : Amour :
Allons ! réveille-toi, jeunesse de la France ;
Soyons prêts au travail, quand se lève le jour !

La nuit, depuis longtemps, pèse à nos fronts moroses ;
Il faut les réchauffer aux rayons du soleil.
Ne nous endormons pas sur le fumier des roses,
Quand l'oiseau de Brennus a chanté le réveil.

Levons-nous et luttons, notre force est l'idée !...
La plume et la parole ont des droits absolus.
La vipère du mal s'est par trop ressoudée,
Écrasons-lui la tête et qu'on n'en parle plus !

Le réveil du lion a des heures sublimes ;
La caverne tressaille à ses rugissements ;
Aux échos amoindris répétés par les cimes,
On sent qu'il a sous lui des débris d'ossements.

Feuilleton du RÉVEIL.

Nous commençons aujourd'hui et continuerons, sans
interruption, le roman d'*Angelo*, par l'auteur de *Colbert*
et *Fouquet*, M. Stanislas CHARNAL. C'est une étude sé-
rieuse, intéressante et fort bien écrite. Nos lecteurs nous
sauront gré de la leur faire connaître.

ANGELO

I

SPERANZA LA SONNINÈSE

Angelo, le héros de ce roman, naquit au com-
mencement de ce siècle, dans le Tyrol.

Sa famille, pour satisfaire à sa vocation d'ar-
tiste et l'entretenir pendant six années à Paris,
s'imposa de durs sacrifices. Angelo mania d'abord
le burin, puis le jeune artiste prit la palette. Il
retourna ensuite dans son pays, sa famille ne
pouvant plus s'imposer des sacrifices au-dessus de
ses forces.

Un amateur distingué, esprit bizarre, libre
comme le vent, nomade comme l'oiseau, cosmo-
polite comme la vague, le comte de Torre-Alba,
dénicha Angelo et lui offrit les moyens d'étudier
pendant trois ans à Rome ; grâce à ce généreux

patronage, Angelo put réaliser ce saint pèlerinage
de l'Italie qui est à tout artiste ce que celui de la
Mecque est aux disciples du Coran.

Angelo partit donc, sentant en homme de cœur
les obligations dont il était chargé.

Les trois années fixées s'écoulèrent, durant les-
quelles il se fit connaître par des peintures de
brigands. C'était en 1820, une nouveauté piquante,
d'autant plus goûtée que les poésies de lord Byron
venaient de mettre ce genre à la mode.

Notre artiste divorça avec ces peintures de ban-
dits, dont la nature sombre finit par le dégoûter,
au moment où le prix en était doublé, et tentant
de prendre un vol plus haut, il ébaucha plusieurs
grandes compositions, entre autre une *Corinne* et
un *Roméo* ; mais à la *Corinne* fut substitué l'*Im-
provisateur*, et le *Roméo* demeura à l'état d'ébau-
che, car l'école romantique pas plus que l'école
classique ne devait compter Angelo parmi ses
fanatiques ; il était réservé à celui qu'on pourrait
à juste titre surnommer le Raphaël des temps
modernes, d'anoblir le peuple dans ses tableaux.

C'est au moment de cette tentative de peinture
romantique que nous allons pénétrer dans l'ate-
lier d'Angelo.

Au milieu de tableaux, de draperies, d'armes et
de costumes, sur une estrade, une femme était
drapée dans l'attitude de Corinne improvisant ;
c'était une Sonninèse, elle se nommait Speranza.

Fille et sœur de brigands, elle en était plus fière
qu'une marquise ne l'est de ses ancêtres et de ses
quartiers de noblesse. Elle racontait leurs exploits,

avec orgueil et d'une voix passionnée dans les
mille chansons faites en leur honneur.

Speranza était une superbe fille aux yeux noirs
et aux traits réguliers.

Les promesses de l'avenir semblaient s'être in-
carnées en elle pour venir sourire à Angelo.

Speranza chantait à mi-voix cette ballade de ses
montagnes :

Le repos s'étend sur la terre,
Et du ciel bleu tombe la nuit ;
Il s'élance de son repaire
Montéléone le bandit,
Montéléone le bandit !

Sa fiancée et la madone,
Chacune aura, s'il réussit,
Une parure qui rayonne !
Il en fait serment, le bandit,
Montéléone le bandit !

Que je fasse riche capture,
Riche capture, cette nuit,
Et je veux, si je me parjure,
Être pendu ! dit le bandit,
Montéléone le bandit !

Il est au poste sanguinaire...
Il guette sa proie... il bondit !
« La dime, riches de la terre !
« La dime ! la dime au bandit ?
« Tremblez, tremblez ! c'est le bandit !
« Montéléone le bandit !

« — Oh ! volontiers, prends mes parures,
« Car ma beauté seule éblouit !

« — Non, gardes-les, si tu me jures
« De m'aimer ! » répond le bandit,
Montéléone le bandit !

« — Oui, je t'accorde ma tendresse
« Je te le jure ? » — Il la suivit...
La voyageuse était princesse...
Elle fit pendre le bandit !
Montéléone le bandit !

Le comte de Torre-Alba, en ce moment à Rome,
venait d'entrer.

— Bravo ! dit-il, tout est paradoxal en ce mon-
de... Une moralité dans une chanson !

— Quelle moralité trouvez-vous dans la chan-
son de Speranza ? lui demanda Angelo.

— Vous n'y voyez, n'est-ce pas, répondit le comte,
que la mésaventure arrivée à un pauvre diable de
bandit ? Écoutez : il avait cru ce bandit, que lui,
l'homme libre ! lui, l'homme fort ! lui, l'homme
brave ! lui, le lion ! le vrai descendant de Romulus
enfin ! il était bien digne de l'amour d'une prin-
cesse, d'une fille des cités, d'une esclave de la ci-
vilisation ! Or, ce cadavre de pendu ne murmura-
t-il pas aux échos ; « Mieux vaudrait au zèbre
« d'avoir le flanc transpercé de flèches, que d'être
« arraché de ses déserts ! L'homme ne doit pas
« demander le ciel aux choses de la terre ! » Je
suis sûr que Speranza comprend cela ?

— Oui, dit le modèle.

— Comment, dit Angelo, vous, monsieur le
comte, qui vous piquez d'une insouciance abso-
lue... malgré votre excellent cœur, mais ce que

Laissons à la voirie, où le temps les triture,
La superstition et l'égoïsme étroit;
On ne nous fera plus frémir par la torture,
Car, aujourd'hui, tout homme a pour arme son droit!

Ils ne referont pas ce qu'a défait Voltaire;
Son souffle a dépeuplé leur grand capharnaüm,
Quand ils glanent des sous, au nom d'un saint mystère,
Nous parlons librement, nous! sur notre forum!

Va, jeunesse vaillante aux ardeutes paroles,
Cœur plein d'enthousiasme et d'éclats généreux;
Il est pour tous les fronts de belles auréoles;
Viens allumer la tienne au foyer glorieux!

BARILLOT.

Paris, 8 janvier 1867.

Les lecteurs ont sans doute remarqué la signature qui précède.

Parmi les littérateurs de Paris associés à notre œuvre, nous sommes heureux de pouvoir signaler dès à présent, sans user du pseudonyme, M. Barillot.

Les quelques pièces de vers qu'il a plu à l'auteur de la Mascarade humaine de publier ont déjà fait sa réputation auprès du public lyonnais : c'est le satirique mordant et spirituel, vrai Juvénal du XIX^e siècle. M. Barillot est d'ailleurs en parfaite conformité d'idées et de principes avec toute la rédaction du Réveil.

Sa collaboration est assurée au journal le Réveil d'une manière exclusive à Lyon.

Pour faire connaître le Réveil à un plus grand nombre de lecteurs, nous n'avons fixé qu'à dix centimes le prix de vente pour les premiers numéros.

Mais les frais d'organisation et de rédaction ne nous permettront pas de le maintenir aussi bas. Il sera élevé à vingt centimes après le quatrième numéro.

CHRONIQUE PARISIENNE

Chronique!... Est-ce bien le mot qui me plaît? — Je ne sais; c'est le plus vieux, et il faut bien y revenir puisqu'on a abusé de tous les autres : Tablettes, Causerie, Babillage, etc.; mais rassurez-vous, ma Chronique n'a pas de limites, elle n'exclut rien, elle comprend tout. Aujourd'hui, d'ailleurs, la causerie se mêle toujours à la chronique, parce que la réflexion accompagne toujours le récit.

Je vous l'avoue, j'aime la causerie à cause de sa franchise. En même temps qu'elle jette un regard sur les intérêts du présent, elle passe en revue les souvenirs du passé. Ce sont souvent des riens, des frivolités, de grandes importances pour de petites choses, mais ce sont les agréments de la vie, les distractions de l'esprit.

Quelle triste chose! Je suis cependant obligé de commencer par un scandale. — Soyez indulgents, lecteurs de province, et souvenez-vous que j'habite Paris.

Si l'on veut être chroniqueur exact, on ne peut se dispenser de parler de ce qui semble être, avec les visites du jour de l'an, l'unique préoccupation de la capitale depuis quelques jours.

Deux crânes actrices des théâtres à exhibition, la belle M^{lle} Silly et la non moins belle M^{lle} Schneider en sont venues aux prises. Elles ont bien essayé d'expliquer au public la cause de leurs querelles, mais elles ont été aussi inintelligibles que spirituelles. Qu'y a-t-il donc eu? une jalousie ou une réclame concertée? On ne saurait au juste. Mais il y a eu duel, — rien que cela.... Un duel entre femmes!

— Comment, Schneider, s'écriait le lendemain un des amis intimes, une lutte de ce genre entre les deux plus belles femmes de Paris!

— Il le fallait bien. — Et l'honneur!

— Ah!... Il y entrait donc pour quelque chose? O temps! O mœurs!

La librairie regorge d'étranges, mais elle ne brillé pas par les nouveautés. Il n'y a absolument à signaler que l'apparition d'une œuvre biblique de Pierre Leroux : *Job*, drame en 5 actes.

Il prétend restituer au poème hébraïque son véritable sens, défiguré à plaisir par les Pharisiens et les infidèles de la loi de Moïse. Il affirme que le livre de *Job* est la condamnation, par la voix de Dieu même, de la théocratie ou pouvoir des prêtres.

Il sera sans doute intéressant de comparer le *Job* de Pierre Leroux au *Job* de Renan.

Un nouveau trait de générosité et de protection artistique :

Il ne s'agit pas d'une tabatière ornée du portrait impérial. Plusieurs vaudevillistes en ont été gratifiés, ce qui ne fait pas qu'ils éternuent de l'esprit. Cette fois, l'Empereur a accordé à Ponsard la place de bibliothécaire de l'Élysée, avec un traitement de 6,000 francs.

On sait que Ponsard est depuis longtemps malade.

L'illustre auteur a en ce moment un *Galilée* en répétition au Théâtre-Français. La première représentation aura lieu à la fin de janvier. Le public parle d'un immense succès, les indiscrétions des coulisses signalent une chute. La pièce serait morose, triste, manquerait de mouvement.

Je vous engage à ne pas ajouter une foi entière aux on-dit de la coulisse. D'abord, elle n'est pas toujours l'expression sincère de l'opinion publique. Ensuite, il faut le feu de la rampe pour bien juger.

Autre nouveauté théâtrale : *Les Idées de M^{me} Aubray*, une bourgeoise, par Alexandre Dumas fils. L'auteur a lu sa comédie aux artistes du Gymnase, qui l'ont fort applaudi, cela va sans dire. L'esprit d'Alexandre Dumas, paraît-il, n'a pas trop vieilli, mais il ne saurait changer sa manière. Sa pièce n'est qu'une nouvelle épreuve du genre bourgeois. Le public ne demande-t-il donc pas à s'élever plus haut?

Le croiriez-vous?... *Maison neuve* est encore sur l'affiche du Vaudeville. Malgré toutes les critiques

et tous les sifflets, la recette se maintient. Dites encore que le public, en France, n'a pas le respect du passé? Il a même la reconnaissance productive, ce qui permet à Victorien Sardou d'encaisser.

Léon Gozlan est mort. Vous ne vous étonnerez pas, par conséquent, qu'on ait fait un succès à sa pièce, la *Duchesse de Monte-Mayor*, représentée à l'Ambigu. C'est le genre Dennery, avec le style en plus.

Touchante sollicitude, pieuse confraternité littéraire!

Aux autres théâtres, pièces à prendre avec des pincettes : exhibition de nudités, de crudités et de stupidités signées Clairville, Blum, Meilhac, Halévy, de Jallais, Henri de Kock, Thierry, etc.

La *Conjuration d'Amboise*, à l'Odéon, reste le seul véritable événement littéraire de ces derniers mois. La province elle-même doit connaître à cet heure le chef-d'œuvre de Louis Bouilhet. Mais les acteurs de Lyon et autres villes ne succomberont-ils pas sous le fardeau de l'interprétation? Heureusement que la pièce, cette fois, est appelée à sauver les artistes.

A la *Conjuration d'Amboise* il faut ajouter le *Colbert et Fouquet* du poète lyonnais S. Charnal. Plusieurs feuilles parisiennes ont constaté le brillant succès obtenu au théâtre des Célestins de Lyon. Paris voudra sans doute connaître une œuvre consciencieuse, où les nobles pensées abondent et sont exprimées en très-beaux vers. Pourquoi ne ferait-il pas cet emprunt à la province? Les œuvres de cette taille n'encombrent pas les cartons des directeurs.

CASTAUDY.

TYPES CONTEMPORAINS

H. DE VILLEMESANT.

Il est un homme qui a été l'objet d'appréciations fort diverses, le point de mire de bien des attaques, et qui, grâce peut-être à de nombreux envieux, a vu son nom s'élever à une renommée bruyante.

Cet homme, heureux vainqueur dans cette lutte sourde que doit soutenir tout ambitieux, et qui plane aujourd'hui dans des sphères où l'opinion des autres est fort indifférente, pourvu qu'elle laisse intact un point important : c'est H. de Villemessant.

Aujourd'hui que le piédestal de cette célébrité est dûment édifié, il peut être intéressant d'esquisser quelques lignes de cette curieuse physionomie.

Les peintres de l'avenir qui chercheront pour le journalisme du XIX^e siècle un type allégorique, songeront à reproduire ses traits. Il ne nous appartient pas d'entrevoir les couleurs de leurs palettes.

Il est des combattants habiles chez qui le courage, uni au coup d'œil du génie, provoque l'admiration universelle, mais dont la fortune subit d'explicables revers. Villemessant, mordant à tout, égratignant à tort et à travers, parfois jusqu'au sang, a traversé, constamment heureux, tous les dangers où viennent se briser tant de lutteurs inexpérimentés.

Une écumoire à la main, l'homme-chronique enlève imperturbablement tout ce que le flot parisien produit chaque jour de mousse et d'écume, et sert cela très-proprement, avec la permission de M. le maire.

Villemessant offre un curieux mélange de l'écrivain de talent et du négociant habile; il peut être à la fois poète et calculateur, et il passe de la fantaisie la plus éthérée au grand-livre, sans retacher sa plume.

On a parlé bien à tort du génie yankee en matière de réclame, j'affirme que le mortel audacieux qui trône rue Rossini assure cette supériorité à l'ancien monde sur l'univers entier.

Personne n'a joué de l'abonné avec une plus merveilleuse facilité.

Parfois il prend la plume, et l'on voit se produire un phénomène admirable; une prose gracieuse, poétique, touchante, s'échappe de cette écriture qui a distillé tant d'alincas vinaigrés; le fiel s'est changé en un lait pur : ce sont de capricieuses fantaisies, d'adorables boutades, où le tact le plus parfait corrige une riche imagination, cela s'équilibre sur une pointe d'aiguille; c'est un rien délicieux qui s'évanouit pour vous laisser sous le charme.

D'aucuns ont voulu jeter sous ses fleurs si séduisantes d'indiscrets regards.

Hélas! les désillusions.

Puissance du trompe-l'œil. — Éternelle loi du poisson et de l'amorce.

Un seul homme gêne en France H. de Villemessant, un seul empêche sa gloire d'être unique et omnirayonnante, cet homme, son rival heureux, son compétiteur redoutable, s'appelle Émile de Girardin.

Il lui vole une part considérable de popularité et de prestige, car il invente aussi, car il remue aussi celui-là; n'est-il pas comme l'autre infatigable, fécond en idées neuves, prompt à l'initiative, sûr de son fait : que d'esprit chez l'un, que d'idées chez l'autre!

Une par jour!

Oui, cette souveraineté repose sur deux têtes.

Un jour, Émile de Girardin frappa mortellement Armand Carrel; l'occasion a manqué à Villemessant de tuer Émile de Girardin.

Et voilà pourquoi : *Sic fata ferrebant*, il y a deux rois dans Landernau.

Je ne sais plus quel est celui qui demanda à H. de Villemessant son secret pour remplacer ses chroniqueurs fourbus.

On sait ce que cette machine en consomme.

L'impresario répondit :

— Quand mon premier ténor, vaincu par son la-beur terrible, par cette impitoyable nécessité de donner chaque matin son *ut* devant une foule égoïste et blasée, qui pour deux sous veut qu'on soit inouï, a succombé à la tâche, je me mets à la fenêtre, je vois passer un Auvergnat, je l'arrête et je lui dis : Sois prodigieux.

Neuf fois sur dix l'Auvergnat est prodigieux.

Quand il a été chauffé à blanc dans cette fournaise parisienne, il arrive une heure où ce Bœtien étonne les Athéniens du boulevard.

Si le sujet a du talent, il arrivera peut-être.

S'il n'en a pas, il réussira certainement et s'appellera Pierre Véron.

Un philosophe se demanderait si c'est les mœurs qui engendrent ces choses ou si ces choses engendrent les mœurs....

Mon épingle est hors du jeu.

UN PROVINCIAL.

vous venez de dire là est un contresens à vos habitudes!

— Oui, les hommes sont mauvais, continua notre grand seigneur philosophe, et ce qu'ils font plus mauvais encore. Je passe et ne jette sur eux ni le blâme ni l'approbation. Les beaux dehors en ce monde sont des mains de lépreux gantées de soie; je suis cuirassé d'indifférence! mais avec vous, Angelo, nature primitive, âme d'enfant, pourquoi ne pas ouvrir l'écluse aux épanchements de mon cœur? Puis vous m'inquiétez sérieusement... oui.

— Moi? dit Angelo.

— Je vous dirai cela. A propos, vous savez que dans huit jours on célèbre à Naples la fête de la madone de l'Arc; presque tout ce que Rome renferme d'artistes y sera.

— Quelle est l'origine de cette fête? demanda Angelo.

— Dans un petit village, répondit le comte, à quelques milles de Naples, non loin du Vésuve, quelques jeunes gens jouaient à la paume. Un d'eux s'écria avec une sorte d'enthousiasme en désignant une statuette de pierre placée dans une niche, comme on en trouve à l'extérieur de presque toutes les maisons en Italie : « Je suis sûr de gagner, j'ai fait ma prière aux pieds de cette madone et elle m'a souri. » Il gagna en effet. Son adversaire, furieux, s'en prit à la divine intervention et lança sa paume à la madone qu'il atteignit à la joue.

Cette joue bleuit tout aussitôt. Un certain seigneur, qui passait par là, s'empara du profanateur et le fit pendre à un arbre voisin. A son contact, l'arbre se dessécha subitement. On l'abattit, et à cet endroit on éleva une église où fut placée la madone miraculeuse. Depuis ce temps, on y accourut en pèlerinage de toutes les parties du royaume.

— Toute l'Italie est ainsi semée de miracles? observa Angelo.

— Et celui de saint Janvier, à Naples? Le vrai miracle assurément, c'est que le secret du procédé pour faire bouillir le sang ait été gardé depuis tant de siècles. Après ça, il n'était pas confié à la garde des Vestales! — Et le comte de Torre-Alba assaisonna ces réflexions d'un rire malicieux qui le faisait reconnaître pour un enfant de Voltaire.

Angelo entrant dans la pensée de son protecteur :

— A quoi bon, dit-il, faire jouer ainsi aux marionnettes la divine intelligence? Le grand spectacle de la nature est un miracle parlant qui vaut mieux que tous les autres. La majesté de Dieu ne s'abaisse pas à ces petites finesses; sa sagesse, ce sont les lois de la nature; or, les miracles sont des violations des lois suprêmes, il ne faut pas en accuser Dieu; à chaque prodige qu'il opérerait, il violerait ces lois excellentes, nécessaires, il commettrait un crime; le crime et Dieu ne peuvent se rencontrer ensemble.

— Que de superstitions encore!... reprit le comte de Torre-Alba, qui se sentait en veine d'ironie. — A Rome, il y a je ne sais plus quelle sainte Thérèse ou quelle autre sainteté en pierre qu'il faut défendre par une balustrade de l'adoration obstinée des Anglais. On montre aussi dans cette ville un maître-autel qui renferme les ossements des frères Machabées; ailleurs la trace d'un pied du Christ; à Cologne, on est fier de posséder les os des rois mages et des onze mille vierges. Le fait est qu'il y a de quoi être fier. Dernièrement, un journal rapportait qu'on n'avait pu trouver le moyen de satisfaire la fantaisie d'une vieille fille, qui voulait, après sa mort, être portée en terre par quatre vierges de vingt-cinq ans. Les temps sont bien changés! Décidément, serez-vous des nôtres pour Naples? demanda à Angelo le comte, sautant d'un sujet à un autre.

— Mon travail m'en empêche.

— Eh! votre travail!... mon cher, il faut des bornes à tout! vous lui accordez vos jours, les méditations de vos nuits, vous vous tuerez!

— Oh! ma santé est excellente. Je me souviendrai toujours d'un dicton de ma vénérée mère : « Il vaut mieux s'user que se rouiller. »

Ici le comte s'approcha du tableau que peignait Angelo.

— A propos de ma pauvre mère! continua le peintre, il faut que je lui écrive; quand je prends la plume pour le faire, il me semble trouver des

vertus que je ne me sens pas toujours!... Puis voyant que le comte examinait son tableau : — La composition est agencée, les groupes sont tracés; mais la figure inspirée de Corinne manque encore : c'est un effet trop difficile à rendre. Pourtant, personne ne met à son œuvre plus de sueur.

— Prenez courage. Et d'ailleurs, n'avez-vous pas Speranza pour peindre votre Corinne? C'est un bonheur d'artiste qu'un pareil modèle.

— Copier ne suffit point; pas plus que la beauté extérieure et matérielle de la femme pour inspirer l'artiste.

— Que veut-il dire? pensa Speranza, en cherchant à lire dans les yeux d'Angelo.

— Maudite peinture! exclama l'artiste. Si j'avais prévu tout le mal qu'elle me donnerait, à coup sûr je ne l'aurais pas entreprise! Et cette inspiration qui meurt sans se produire!... Assez... Speranza, laissez-nous. J'en suis tellement dégoûté, que je me sens tenté d'anéantir la toile.

— C'est de la folie! s'écria le comte en le retenant.

Speranza s'était levée; elle sortit de l'atelier, en proie à une sourde douleur et en murmurant dans le secret de son cœur : — Il ne m'aimera jamais!

Le comte de Torre-Alba fit pleuvoir sur la tête d'Angelo toutes les observations que lui dictait l'amitié véritable qu'il attachait au jeune peintre : Angelo ne se défiait pas assez de son

MONSIEUR, MADAME & BÉBÉ

Par Gustave Droz.

C'est une pensée philosophique qui a fait naître ce livre; mais ce n'est pas la tristesse qu'il procure. Vous y trouverez d'un bout à l'autre une douce et charmante gaieté, beaucoup d'esprit, d'originalité, et, par-dessus tout, une exquise délicatesse de sentiments et d'expressions.

L'auteur est encore inconnu, ont dit les journalistes parisiens, et, pour son début, il a fait un coup de maître. Un coup de maître!... Je le crois bien. Et cette fois le public est de l'avis de MM. les journalistes, puisqu'en quelques jours l'œuvre est parvenue à sa cinquième édition.

Mais, en dehors de ces quatre mots, l'indication est-elle réellement exacte?

Tout début, d'après l'auteur, n'est qu'une première culotte; culotte du bébé que l'on habille en garçon; culotte du conscrit qu'on fagote en troupière; culotte du cabotin qui débite sa première tirade; culotte de l'étudiant, rasé de frais, qui s'affuble de sa grande robe noire d'avocat; et nous pourrions sans doute ajouter que la première maîtresse de l'enfant qui devient homme est une première culotte; et qu'à la première ivresse, qu'elle vienne d'un réveillon, comme dans le premier chapitre du livre ou d'un premier cigare, d'un premier verre d'absinthe, d'une première bouteille de champagne, on a pris sa première culotte.

Donc, au dire des journalistes parisiens, ce livre serait la première culotte littéraire de M. Gustave Droz. Je suis peu disposé à l'admettre; il y a trop de coquetterie pour une première culotte.

C'est un militaire, et, qui plus est, un lancier, que l'auteur met en scène. C'est lui qui aurait écrit ces pages; mais ce n'est pas l'œuvre d'un conscrit. On ne devient pas prévôt d'armes du premier coup. Il y a trop d'expérience de la vie, trop d'observations fines et vraies, trop de demi-teintes. La fougue est trop habilement contenue pour une plume jeune et inexpérimentée. Le nom de Gustave Droz n'est d'ailleurs qu'un pseudonyme, le livre l'indique lui-même, et ce pseudonyme s'étale déjà depuis quelque temps au bas de certains feuillets hebdomadaires, fort remarquables, de l'*Opinion nationale*.

Il ne faudrait pas chercher dans le livre un roman, un récit suivi et complet. Ce sont de petites études, dit l'auteur, écrites jusqu'à la 100^e page par un célibataire, qui se marie ensuite, et *ait, sur l'honneur, un mari charmant*, puis devient père, et *mérite toutes les sympathies*.

L'œuvre est donc divisée en trois parties.

Rien de plus hasardeux, de plus scabreux que les sujets des deux premières. Le célibataire et le jeune mari affectionnent les situations risquées, et, franchement, le lecteur le plus courageux s'effraie quand il voit aborder certaines descriptions. Curieux, haletant, il regarde, il parcourt en toute hâte; puis, bientôt, il s'arrête souriant, heureux du tour de force accompli. L'auteur se joue avec les difficultés du réalisme, et, sans trop pincer la nourriture qu'il donne, il sait trouver le moyen de plaire aux gourmets littéraires et aux palais blasés.

L'officier de cavalerie, qui dans le livre se permet ces petites études, appartient, par sa naissance, ses goûts, ses relations, au monde aristocratique, et il ne sait pas nous donner un seul portrait démocratique ou bourgeois. Cependant il

ne paraît pas qu'il soit plus fier pour cela, et il nous dit, en passant, qu'il préfère le bébé des champs, crotté et dégouliné, mais gras, joufflu, vigoureux, libre de ses mouvements, au bébé des villes, maigre, pâle, chétif, et emprisonné dans les guirlandes de dentelles et de rubans.

En outre, s'il est au mieux avec les comtesses et les ambassadrices, qui raffolent de sa personne ou de son costume, s'il connaît les petits mystères et s'il révèle gracieusement les petits secrets, ce n'est pas précisément pour faire admirer les mœurs, les usages, le luxe et les coquetteries de cette haute société. Elles imitent par trop les déesses du demi-monde, et dans leurs costumes, et dans leurs passions.

En second lieu, soit qu'il ait conservé les traditions aristocratiques du XVIII^e siècle, soit qu'au contact de l'armée française, sous la Restauration et le gouvernement de Juillet, les idées voltairiennes, les opinions du libre penseur aient fait invasion dans son esprit, l'officier est loin d'être dévot. Ainsi, il ne fait pas précisément l'éloge de l'éducation donnée par les révérends pères jésuites dont il a été l'élève; il n'a qu'une confiance fort limitée dans l'efficacité de la confession et des prédications du carême, dans la nécessité d'aller à la messe; et, quand il se permet de faire profession de foi sur Dieu, sur l'origine des choses, il oublie l'orthodoxie, et ne craint pas de scandaliser le catholique pur sang.

Je regrette de ne pouvoir passer l'œuvre en revue, et j'aurais voulu assaisonner ce que je viens de dire de quelques citations.

Laissez-moi, toutefois, recommander particulièrement quelques chapitres.

Et, d'abord, voici l'étude, intitulée : *L'Âme en peine*.

Rien n'est intéressant et vrai comme le récit des impressions du pieux élève des jésuites qui vient d'entrer dans le monde. Il a une indignation profonde pour ces petits savants, les *piéds plats de la science*, qui expliquent d'une façon nouvelle l'origine des êtres, et qui ne s'inclinent pas devant l'autorité infaillible du pape. Sa vertu est en butte à de cruelles épreuves, et, comme les séductions se multiplient sous ses pas, il prie Dieu de ne point le laisser succomber à la tentation! Le croiriez-vous, il se trouve tout-à-coup dans une situation horrible, ce vertueux jeune homme; il possède une cousine qui a la fantaisie, un jour d'été, de vouloir prendre un bain dans une délicieuse petite rivière ombragée par de grands saules, et c'est le cousin qui est obligé de l'accompagner pour lui apprendre... à faire la planche.

Pauvre petit cousin!... Comme il est malheureux. Aussi, au lieu de donner sa leçon, il s'évanouit dans les bras de sa cousine, qui l'appelle Grand enfant!... Dieu, qu'il a si ardemment prié, lui a fait cette grâce.

L'ancien jésuite continue à être des plus amusants et des plus instructifs lorsqu'il nous raconte les *Souvenirs de carême*, c'est-à-dire les femmes au sermon et au confessionnal. Lisez, mesdames, cette étude est faite pour vous. Si vous êtes dévotes, soyez assez aimables pour ne pas trop vous effrayer, allez jusqu'au bout, vos maris s'en trouveront bien, et l'intention justifie tout.

Mais le chapitre le plus gai de la première partie est peut-être celui qui est intitulé : *Ma tante en Vénus*. Figurez-vous une tante de 25 ans qui, en raison de la beauté de ses formes, a été choisie pour jouer dans un salon aristocratique le rôle de Vénus — probablement sortant de l'onde, — avec son costume traditionnel, et qui est habillée

par son neveu pas plus jeune qu'elle, — vous savez, l'officier de cavalerie. — Il lui verse du blanc liquide sur la peau, — mais pas partout, dit le livre.

La seconde partie est encore préférable à la première. Elles sont délicieusement écrites ces impressions premières et ineffaçables du mariage. Rien n'est difficile à faire accepter comme le récit d'une première nuit de noces : l'entrée du mari dans la chambre nuptiale où repose déjà l'innocente épouse. Cet événement est raconté deux fois dans le livre; un premier chapitre nous donne la narration et les impressions du mari; un second, celles de la femme. Et ce n'est pas l'homme, même quand il a vu le feu des batailles, qu'il s'est promené en conquérant au Mexique ou ailleurs, qui sait être le plus brave.

La conversation des deux jeunes femmes dont les maris ne veulent pas faire maigre le vendredi est de la véritable et de la bonne comédie. Enfin, on ne peut s'empêcher de citer le petit chapitre intitulé : *La Boule*, histoire d'un mari qui s'endort quand sa femme n'a pas sommeil, mais qui se réveille tout à fait quand elle parvient à s'endormir et qui s'invitent réciproquement à éteindre la bougie. Je ne sais pourquoi cette historiette s'est traduite dans mon esprit par cette phrase : Il faut qu'un mari dorme ou veille, ce qui m'a rappelé malgré moi : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. N'y aurait-il pas quelque grain de ressemblance entre les deux auteurs, dans leurs idées sur le mariage, dans leur manière de conter?

Ce qui est certain c'est qu'il est impossible de faire sur le mariage un sermon plus moral que celui que nous donne M. Gustave Droz, dans le chapitre intitulé : *Conférence d'introduction par le père Z...*

Lisez, nouveaux époux qui avez des antécédents et des rhumatismes et qui ne vous êtes mariés que pour vous remettre de vos épreuves et de vos fatigues; quelle joie de vous posséder pour ces bonnes petites femmes jeunes, fraîches, ardentes et que vous adorez comme une sainte dans une niche.

Lisez, jeunes épouses bourrées de préjugé sproudit indigeste de l'industrie maternelle, que le mari est obligé de nettoyer et de faire disparaître, temps perdu pour le bonheur. Apprenez ce que vous devez être pour enchaîner, sans qu'il s'en doute, le mari au foyer conjugal.

« Je pousse, je ne m'en cache pas, au mariage joyeux, où l'on met en commun ses idées, ses chagrins, mais aussi sa bonne humeur et sa tendresse. Supprimez dans cette vie à deux la gravité, l'affectation, mais ajoutez-y un brin de galanterie et de camaraderie. Ayez dans l'intimité même cette coquetterie dont vous vous parez si volontiers dans le monde. Cherchez à lui plaire. Faites-vous aimable. Considérez que votre mari est un public qu'il faut vous rendre sympathique..... »

« Qu'il trouve à vos côtés le présent si aimable que son passé s'efface de sa mémoire; et pour cela, que rien en vous ne rappelle ce passé-là; à son insu, il ne vous pardonnerait pas. N'imitiez des femmes qu'il a pu connaître, ni les coiffures, ni les toilettes; ce serait lui faire croire qu'il n'a pas changé de vie... »

« Soyez vous-même, et vous serez pour ce mari aimé un nouveau mille fois plus charmant que tous les passés possibles. »

La troisième partie, malgré l'intérêt qui s'attache aux deux premières, est assurément la plus importante, et dans la pensée de l'auteur et dans le livre. Elle est consacrée exclusivement à l'exal-

tation des délices de la paternité, de cet amour vraiment saint qui transfigure le mariage. Là, il n'y a d'autres inspirations que celles du cœur, c'est lui qui tient la plume; et vous êtes attendri, ému, parce que ce bonheur si vrai, cette joie si naturelle : *avoir un bébé*, ne saurait être exprimée d'une façon plus touchante.

Que les vieux célibataires misanthropes et moroses daignent jeter les yeux sur ces pages, ils comprendront pourquoi il ne leur est pas permis d'être heureux!

Quant aux jeunes époux qui ont l'indescriptible avantage d'avoir mis au monde un bébé, nécessairement charmant, ils n'y trouveront pas seulement la peinture vive et colorée de leur bonheur, mais ils y rencontreront aussi un utile conseil pour l'éducation de ce cher enfant. C'est dans leurs cœurs qu'ils devront lire leurs devoirs, c'est avec le cœur et par le cœur qu'il faudra l'instruire. C'est par l'amitié bien plus que par l'autorité qu'il faudra lui inspirer le respect.

En résumé, ce livre est, quoi qu'on puisse dire, une œuvre morale et utile, que l'auteur a su rendre agréable et dont la dose de sagesse est proportionnée au tempérament de l'époque. Et je me sens disposé à croire que toutes ces petites études pourraient bien être des pages détachées des mémoires d'un homme de cœur et d'un homme heureux, embellies par l'imagination et le talent de l'artiste.

Melchior DRACHK.

SUR UNE POINTE D'AIGUILLE

Par Arthur de GRAVILLON

1 volume, prix 1 fr. — Achille Faure, éditeur.

M. de Gravillon est un auteur original, un excentrique, on le lui a dit depuis longtemps et il ne s'en émeut pas.

Mais c'est peut-être aussi l'homme le plus spirituel de Lyon, n'en déplaise à M. Linossier; il est, sans contredit, celui de nos compatriotes qui dépense le plus de verve, de malice et de gaieté. Tour à tour caustique et satirique, fantaisiste, humoristique et toujours observateur, son talent est rempli de finesse et de grâce.

Il excelle à raconter ces riens charmants qui forment, avec la médisance bien corsée, le noyau des causeries autour du foyer. Vous connaissez d'ancienne date cette *Bûche* qui raconte l'histoire du feu; aristocratiquement assise auprès de la cheminée de marbre, où flambent ses compagnes, elle regarde, elle écoute, et s'animant peu à peu au contact, ou simplement au frou-frou d'une robe de soie, elle lance quelques étincelles. Puis, la conversation languit un instant; mais qu'un sourire ou quelque œillade rapide vienne frapper en biais la flamme agonisante, vous verrez la *Bûche* pétiller de plus belle et se répandre en paillettes d'or vagabondant capricieuses jusque sur ces guimpes en mousseline légère, si improprement appelées *modesties*.

N'allez pas croire, au moins, qu'il ne soit qu'un conteur agréable; non, et l'écrivain savamment naïf, parfois superstitieux, souvent grivois, spirituel toujours, laisse de temps à autre passer le bout d'oreille du philosophe. Jugez-en, par les paragraphes suivants extraits de sa dernière brochure : *Sur une pointe d'Aiguille*, petit bijou à

l'imagination inquiète et peu sage. Il se laissait trop envahir par de tristes pensées. Pourquoi les voiler d'un crêpe noir? La fleur du bonheur pourrait éclore sous ses pas; souvent un jour qui doit être beau est sombre à son aurore. Angelo était à Rome; l'une des plus brillantes visions de sa jeunesse s'était réalisée; déjà il avait réuni dans son atelier une douzaine de tableaux dont on faisait l'éloge, et qui plaisaient par leur originalité; ce résultat, il est vrai, était atteint au bout de trois ans, après bien des efforts, bien des inquiétudes; mais ne faut-il pas à la moisson le temps de mûrir?

Et faisant allusion à la sortie de Speranza : — Je suis en colère contre vous, Angelo, lui dit le comte; cette pauvre Speranza, elle s'est hâtée de partir; j'ai surpris son regard plein de larmes. Quel reproche injuste dans vos paroles! Est-ce sa faute à elle? Il ne vous suffit pas d'avoir le plus beau modèle de femme? N'allez-vous pas lui demander les manières satinées et musquées d'une patricienne? poésie de convention! Mais l'âme de Speranza est belle d'amour et dévouement, poésie des anges! Pauvre aveugle que vous êtes, Angelo! Comme vous vivez éloigné de tout ce qui se dit : ce qu'elle a fait, vous l'ignorez.

— Qu'a-t-elle fait? demanda Angelo.

— D'abord, tous les peintres vous l'envient. Speranza a refusé des offres brillantes; et les propositions de lord Pallafox, ce héros des somp-

tuieuses excentricités, ne l'ont pas séduite d'avantage.

— Speranza a refusé? comment, pour moi?

— Certainement... Elle m'avait supplié de vous le cacher, la pauvre enfant... C'est qu'elle vous aime, ma parole, sérieusement... d'amour!

— Speranza!..., elle m'aime? exclama le peintre.

— Vous n'avez pas eu l'occasion de vous en apercevoir... Oui, sans doute... Et le comte fit entendre son rire malicieux.

— Vous avez cru peut-être qu'elle était ma maîtresse? mais cela n'est pas.

— Quel air effrayé! défendez-vous, *caro mio*!... Comment, une riche nature de belle jeune fille se trouve comme une fleur amie au bord de votre chemin, et vous pouvez passer indifférent à la fleur virginale qui incline vers nous son calice?

— Ecoutez, monsieur le comte, dit Angelo gravement. Non, je ne suis pas sans avoir saisi sa main, ramené mes yeux sur ses yeux, admiré sa beauté; mais aussitôt, par un brusque effort, je m'éloignais d'elle, car il ne m'était pas permis de l'aimer; je ne pouvais apporter à Speranza une âme esclave de son art et, avant tout, de la sainteté des engagements. L'amour n'est point un hochet qu'on brise à volonté.

— Vous êtes ridicule! vous vous imaginez avoir affaire à une pensionnaire, à laquelle on ne doit pas ravir ce beau rêve d'un mari qui l'habillera

comme elle habillait sa poupée, de gaze, de soie et de velours; qui lui prodiguera des fêtes et tous les charmes d'une oisiveté dorée. Mais elle n'aspire à rien de tout cela, Speranza! elle, cette fille des montagnes et de la nature libre, où Dieu fait tout plus grand et plus beau!... Elle aime, peu lui importe le reste; elle sait bien qu'elle ne peut être que votre maîtresse, et que ce bonheur ne serait que le rêve d'un instant; mais si ce rêve lui paraît préférable à toute autre existence, si le souvenir qu'elle en gardera dans son cœur l'emplit d'ivresse pour le reste de ses jours, pourquoi n'accepteriez-vous pas le don de son amour? Jouissez du moment présent, sans vous inquiéter de celui qui va suivre. Au printemps de la vie, Angelo, quelques liaisons sans suites sérieuses, cela dispose bien le cœur; car différemment que vous en arriverait-il? Que tôt ou tard vous vous prendriez de belle passion pour une coquette qui ne souscrirait pas à vos idées de sublimité et d'absolutisme en amour. Or, comme vous prenez tous vos devoirs au sérieux, vous prendriez aussi au sérieux vos sentiments; le désespoir arriverait... et l'on ne survit pas à ses illusions; on meurt avec son rêve.

— Oh! il n'y a pas de danger, fit le peintre.

— Je vous le souhaite! mais croyez-moi, aimez Speranza, vous me le promettez?... Ce sera comme un bouquet de fête jeté à votre existence. Autre chose encore, puisque je suis en train de vous

sermonner : il faut vaincre votre sauvagerie naturelle, vos goûts de solitude.

— Alors où voulez-vous que se féconde et s'abrite ma pensée?

— Mais la vie ne peut être un perpétuel labeur, et vous ne devez point fuir le monde; telle rencontre, telle visite, vous vaudront mieux que des mois de travail. Puis défiez-vous de la solitude; elle n'est pas toujours la source de douces pensées; c'est une mauvaise conseillère... elle finit par vous persuader que vous n'êtes plus en rapport avec personne... et lorsque arrivent les jours d'adversité, elle vous présente un poignard.

— Mon cher protecteur, soyez sûr que mon cœur les recueille ces conseils de l'amitié.

— Vous les suivrez? Eh! bien, alors, pour commencer, soyez des nôtres pour le voyage de Naples; ce sera très-pittoresque; vous y trouverez quelques bons sujets. Ainsi, c'est convenu?

— Mon Dieu!... oui... je m'y décide.

— C'est demain que nous partons; on doit se trouver chez moi dès l'aurore; nous ne resterons guère plus d'une semaine absents. Maintenant, je vous laisse... et n'oubliez pas que Speranza vous aime!... Adieu! à demain!

— A demain! monsieur le comte.

Stanislas CHARNAL.

(La suite au prochain numéro).

ajouter à tant d'autres. Il s'agit de la chambrette d'une ouvrière.

« Quelques gravures pieuses ou obscènes, — c'est selon les mœurs et coutumes des précédents locataires, — sont appendues aux murs éraillés et jaunies. Dans un coin, le lit affaissé lui-même, comme s'il avait conservé le pli et l'empreinte de toutes les lassitudes sur lui désempéremment étendus; dans un autre angle, l'armoire, presque vide, avec des reconnaissances du Mont-de-Piété au fond du rayon d'en haut; — et tout en bas, sous la gainie délabrée de la cheminée, le réchaud, tentation suprême, — si le charbon lui aussi ne manquait !. »

« Elle est jeune et belle, ou tout au moins fraîche et jolie. Contre la croisée, entre les pans coupés de la toiture, son pur profil se détache harmonieusement velouté sur le ciel en aussi doux contours que la nue voyageuse. Elle a dans sa ligne d'ensemble des renflements pleins de promesses et, à ses joues, encore arrondies, des pâleurs mates qui se ramènent par éclat. Tranquille, appliquée, elle abaisse ses paupières, voilées de longs cils comme ceux des madones, sur le lin ou la toile qu'elle ouvrage : et ainsi toute entière courbée, ses lèvres, ou fréquemment elle humecte le bout de son fil, semblent des fruits mûrs prêts à cueillir la branche pendante, — encore mouillés par la rosée de la nuit et déjà dorés par le rayon du matin.

« Et avec tout cela, — et tout ce que je ne décris pas, — la question n'est point d'aimer ni d'être aimé, mais de vivre ! Le plus céleste sourire n'est pas un moyen ; le plus ardent baiser n'est pas un but : le but, c'est le morceau de pain quotidien ; c'est la pointe d'aiguille perpétuelle.

« En avant l'aiguille, et en arrière aussi ! — car il y a double ennemi : devant, certainement la réalité de demain ; derrière, peut-être, la rêverie d'hier. — Quel est ce beau dandy qui siffle comme merle en se glissant par la ruelle ? Quel est cet affreux fantôme qui hurle comme loup en gravissant l'escalier ? — Celui-ci c'est la faim du corps ; celui-là, c'est la soif du cœur ! Il s'agit de leur faire face à tous deux ! — Ils sont debout, elle est sasive ! — et ils sont deux contre une !... Une misérable créature qui n'a que son souffle et sa pointe pour leur résister !

« Qu'une défaillance ou une maladie lui survienne, qu'elle fléchisse ou faiblisse un instant, et tout est perdu !... »

Cette description, qui fait passer des frissons dans le dos et dans le cœur, n'est malheureusement que trop exacte ; dans les lignes suivantes les sentiments nobles et chevaleresques débordent à plein cœur, et j'y applaudis de toute mon âme ; ce sont les reproches contre l'esclavage organisé par les hommes et le remède pour son abolition, — mais nous ne pouvons reproduire ce passage.

« A chaque surcroît de peine, la condamnée aux travaux forcés de l'aiguille redouble d'efforts pour se dégager ou se maintenir... Mais un faux pas est si tôt risqué sur la pente glissante du malheur ! et de même qu'il est des gens disposés à tendre une main secourable à qui tombe, il y d'autre gars, plus empressés et plus nombreux encore, qui ouvrent leurs bras avides d'y exalter ignominieusement la victime.

« Oh ! pardon et pitié pour la jeune fille, — impuissante ouvrière et impatiente amoureuse, — entraînée par la séduction, accablée par la fatalité ! Un jour son aiguille se casse, un autre jour son cœur se brise, et forcément, loin d'elle, elle jette ; — par-dessus moulins et ruisseaux, — les débris de son bonnet et les débris de son épée. »

Le lecteur ne m'en voudra pas de lui avoir ainsi mis l'eau à la bouche, il désire maintenant, j'en suis sûr, lire le livre d'un bout à l'autre et sans s'arrêter... Ah ! pardon, il y a un repos forcé au second chapitre. Il est terne, long, où du moins, tellement hérissé de mots techniques et de détails indifférents qu'il oblige à reprendre haleine. Puis il y a des fantaisies que la critique ne peut avoir l'indulgence d'approuver.

Pourquoi cette réclame hors de propos que l'auteur a cru pouvoir se permettre d'insérer ? Qu'importe au lecteur qui a ouvert ce livre pour se délecter, qu'il y ait à Vaise ou ailleurs, une fabrique d'aiguilles anglaises, laquelle écoule ses produits dans la rue Mercière et dans mille autres lieux ? — Il n'eût été nullement préjudiciable à l'ardeur du lecteur, — de trouver, au lieu et place de cette description oiseuse, un autre chapitre explicateur de la gravure ultra-fantaisiste qui orne le frontispice de l'ouvrage.

Je suppose que c'est lui-même que l'auteur a dû représenter, assis sur la pointe extrême d'une arche ardoisée, livrant sa plume à tous les vents

et souriant finement à l'écheveau de sa fantaisie. Seul, en effet, l'équilibriste Gravillon est capable de se loger sur une semblable pointe sans se blesser l'épiderme, ou de danser sur la braise sans noircir même sa pantoufle gauche. Aussi, de là, quels horizons immenses il découvre.

Là-bas, tout au fond du paysage, moins loin pourtant de nous que ne le voudrait l'humanité, c'est la fumée de l'aiguille homicide portant à travers champs le carnage et le deuil ; puis c'est le clocher du village, qui tient attachées à ses flancs les deux pointes, de grandeur inégale, sur lesquelles pivotent toutes nos destinées. Aiguilles tutélaires ou maudites, trop lentes ou trop précipitées dans leur marche, suivant que l'heure inscrite par elles est pour nous faste ou néfaste, douce ou gaie, traîtresse ou amoureuse.

L'auteur rappelle que les aiguilles de l'horloge sont, la plus fidèle image de la vie humaine. Mécaniquement forcées à tourner dans le même cercle vicieux, elles sont, comme l'homme, tenues à marcher en avant sans tourner la tête, sans pouvoir même se reposer un instant de la fatigue d'une course aussi monotone qu'excessive.

Pauvres incessantes voyageuses, vous marquez nos heures de volupté (midi, prétend M. de Gravillon) d'un signe furtif et indélébile qui efface sans peine les traces des jours de tristesse. Soyez donc bénies quand même, prophétesses de mort, servantes inflexibles de la destinée !

Du haut de son clocher l'auteur voit se dérouler au loin les plis onduleux de l'Océan, débordant par intervalles à son regard investigateur le coquet navire par eux ballotté.

Mais, voici la tempête, l'équipage est en émoi, les passagers se lamentent, le capitaine donne en vain des ordres qu'on exécute plus, et l'ouragan redouble de fureur.

Vous redoublez d'attention, et déjà vous souriez finement à cette idée que l'auteur a perdu le fil de son sujet ; il n'en est rien. Au milieu du désordre et des cris de tous, une petite aiguille seule veille au salut commun. Grâce à l'infatigable boussole, le pilote peut encore guider le navire à travers les écueils, et le ramener au port.

Que de choses finement délicates, que d'aperçus charmants, je suis obligé de passer sous silence ? A travers champs et de fil en aiguille, l'auteur passe en revue les mille riens qui peuplent la nature et qui lui donnent une physionomie animée et originale ; il s'arrête à chaque accident de terrain, voit, scrute, admire, critique, interroge tour à tour la chevière rieuse, la valet de ferme et la vieille aux mains noueuses qui tricote un bas de laine en menant paître ses vaches, et la réponse de cette dernière lui inspire un chapitre, *Tout en tricotant*, vrai bijou de style gracieux, dont le commencement fait rêver de poésie printannière, dont la fin laisse dans l'âme une indéfinissable émotion.

Pour le penseur, le philosophe, le poète, tout prend une voix autour de nous ; C'est plus haut que la terre qu'il porte son regard.

A tous et à tout il prête une âme, plus compréhensible et surtout plus pure que celle de l'humanité.

M. de Gravillon aime à se plonger parfois dans cette contemplation, dans cette rêverie extatique, qui inspira à Victor Hugo l'une de ses plus belles poésies. Aussi l'auteur ne mêle-t-il pas sa voix au chœur des envieux de notre grand poète ; il a, tout au contraire, pour lui, de l'admiration et du respect ; son hommage, simple et vrai, ira s'ajouter à tous ceux qu'on fait naître les invectives haineuses que prodiguent au poète, et Veuillot, et les sectaires de sacristie.

L'amour du beau, tel est le guide du poète ; idéal qu'il ne rencontre pas mais qu'il croit trouver dans une caresse, dans un baiser, dans un sourire. Plus sont nombreux les aiguillons de volupté, plus il découvre de charmes, de grâce, de finesse, d'engins de séduction chez la dame de ses pensées. Il prise davantage une heure de tête-à-tête, consacrée tout entière au marivaudage, que les étreintes les plus follement amoureuses, car il sait que le mirage est préférable à la réalité. Aussi, lorsque l'auteur nous raconte, à propos de *bottes*, qu'il fut vaincu maintes fois dans de galantes rencontres ; il n'est, à bien prendre, pas aussi humble qu'il veut le paraître ; une bonne défaite, en ce genre de batailles, vaut mieux que la plus éclatante victoire, et c'est en reculant devant un cotillon qu'on enlève le cœur.

Pourquoi ne citerais-je pas encore un mot charmant ? Tout en chiffonnant, M. de Gravillon nous apprend qu'il ambitionne peu le ruban rouge, c'est dire assez nettement qu'on ne s'est pas encore aperçu qu'il en était digne. Les *Dévotes* en seraient-elles cause ? Il ajoute qu'il préfère à tout emblème politique le titre de *Chevalier de la Légion d'amour* ; insigne : « Le ruban rose de votre jarretière, madame ». J'aime à croire, qu'à ce point de vue, il a été mieux apprécié, et qu'on s'est empressé de lui accorder la décoration si gentiment demandée, les *Dévotes* n'ayant rien à voir dans

cette chevalerie. Elles ne portent pas des jarretières roses. Cependant, pour me faire pardonner par l'auteur les éloges que j'ai dû donner à son œuvre, je terminerai en rappelant une remarque déjà faite.

« Esprit caustique, mauvais esprit ; esprit critique, méchant esprit !, avez-vous dit quelque part, M. de Gravillon ! Je dois donc être un peu méchant esprit. Il faut, dès lors, vous redire, qu'on reproche, avec raison, à vos livres ce manque de corps ; les idées abondent, mais elles sont sans lien, sans unité. Vous prodiguez le sourire ou l'émotion, mais, à propos de tout, laissant flotter votre imagination au hasard. Quand donc répondrez-vous aux désirs du public, qui attend de vous une œuvre de longue haleine, histoire ou roman, persuadé qu'il est, qu'avec votre imagination, votre malice et votre gaîté communicative, de nouveaux et plus grands succès vous y attendent ?

Mais, bah ! vous ne m'écoutez pas, et vous préférez vous laisser amoureusement bercer par la *Vénus des songes*, l'héroïne de votre nouveau volume. Que le sommeil vous soit léger !

ALFRED DEBEAUCY.



THÉÂTRES

Les épreuves des trois débuts traditionnels, souvent escamotés par surprise, laisse ordinairement une lacune considérable dans les appréciations du critique, ce dernier eût-il même une clairvoyance rare. Il ne me semble donc pas inopportun, à cette époque de l'année théâtrale, de passer en revue les divers éléments — aujourd'hui connus — de nos troupes d'opéra et de comédie, et d'attribuer à chacun le rang qui lui appartient dans la composition de l'ensemble. C'est ce que je me propose de faire brièvement.

Je l'ai dit différentes fois et je ne cesserai de le répéter, c'est dans l'ensemble, — non dans le mérite personnel d'un ou deux artistes, que réside l'élément du succès d'une représentation.

A l'occasion, j'ai cité *Roland* ; je ne veux, pour confirmer mon opinion, que constater le succès de la reprise du *Prophète*, malgré les défaillances fréquentes des deux principaux interprètes.

La troupe est actuellement constituée d'une manière définitive ; ce n'est pas sans peine qu'on a pu arriver à cet heureux résultat. Rarement les échecs ont été si nombreux et, malheureusement, aussi justifiés. MM. Gary, Dolvillers et Casati, MM. Roussel, Alary, Sapin, Bovier-Lapierre et Louault n'ont pu trouver grâce devant un public qui n'est pas toujours un excellent appréciateur, mais qui est généralement peu sévère ; tous appartenaient au grand-opéra. Remplacés aujourd'hui par de nouveaux venus, ces derniers pourront-ils mener à bien cette barque qui doit se transformer bientôt en vaisseau pour l'Africaine, peut-être.

A une condition cependant, c'est que la direction étudiera les aptitudes diverses de ses premiers sujets, et ne leur confiera pas au hasard des rôles en dehors de leur talent.

MM. Wicart et Faivret se partagent, à l'heure qu'il est, le sceptre de premier ténor ; tous deux ont été, jusqu'à ce jour, insuffisants. M. Wicart, notamment, n'est plus aujourd'hui le ténor de force capable de porter vaillamment la robe d'Éléazar ou la tunique de Robert, à plus forte raison Durandal l'invincible, surtout après Dulaurens. Il a du s'apercevoir, et l'administration aussi, que la reprise de *Roland* n'était pas un succès, bien loin de là. Tandis que *Ernani*, par exemple, et *Jérusalem* pourraient être, pour notre premier ténor, l'occasion des reprises heureuses.

De même, pour M. Faivret, le chanteur à la mode. D'après les avis de son colonel (?), ce jeune homme a cru devoir aborder les rôles saillants du répertoire italien du grand-opéra. D'autres personnes, non moins compétentes, s'il avait demandé leurs conseils, l'eussent engagés à se délier d'une puissance vocale factice et à aborder franchement le répertoire de l'opéra-comique. Peut-être, m'objectera-t-on, le défaut d'expérience scénique de ce Fernand de contrebande ; je répondrais que cette lacune est tout aussi visible dans le grand-opéra, et que le duc de Mantoue, sous ses traits, manque singulièrement de tenue et de majesté, malgré l'éclat du costume.

Que M. Faivret ne s'y trompe pas ; sa voix claire, facile d'émission, d'un timbre agréable et doux, et qui, — j'en demande pardon à M. Poncey, — n'a jamais eu d'autre service, se cuivra bientôt, puis s'éraillera, chevrottera, et finalement se brisera pour toujours s'il s'obstine à chanter autre chose que la *Somnambule*, *Linda*, *Rigoletto* et les autres œuvres de cet acabit. Ce dernier opéra sera pour cet artiste un succès véritable lorsqu'il aura mieux étudié son rôle et les allures du personnage auquel il doit s'identifier. Nous aimons à constater d'ailleurs qu'il y a déjà un progrès très-sensible à cet égard.

MM. Méric et Marthieu sont, sans contredit, les plus fermes soutiens du grand opéra. La voix large, grave et nourrie de notre première basse entraîne à sa suite de nombreux applaudissements, et l'artiste les mérite, surtout dans les morceaux religieux. Jamais autant nous n'avons admiré son ampleur que dans le *Crédo* d'une messe en musique chanté par lui, à St-Bonaventure, il y a six semaines. Mais la justesse n'est pas toujours irréprochable, et M. Marthieu laisse à désirer sous le rapport du jeu surtout, lorsqu'il endosse le frac méphistophélique ou l'habit doré de Fontanarose. Il n'a plus alors le type bavard et sarcastique qui convient à ces rôles, et sa bonne et franche nature se refuse à diaboliquement ricaner l'ironie de Sa-

tan. Artiste précieux en somme, et qui, depuis cinq ans, a fait de notables progrès.

M. Méric est discuté. Pourquoi ? Je me le demande, dirait Morisson ; moi, c'est différent, je ne me le demande pas. Sa voix a des défaillances, je le reconnais ; mais le répertoire de baryton est écrasant lorsqu'un artiste est seul pour en supporter le poids. Je pourrais citer telle soirée où M. Méric jouait à la file le *Barbier* et la *Favorite*, après avoir au préalable répété pendant le jour le *Philtre* et les *Huguenots*. Le gosier de Dulaurens lui-même résisterait difficilement à de pareilles fatigues. Nous devons, au surplus, pardonner beaucoup en faveur de cette science extraordinaire du chant, à l'aide de laquelle il a fait en lui une si belle incarnation du rôle écrasant de *Rigoletto* ; les barytons sont rares, et mieux vaut certes une note escamotée de temps à autre, plutôt qu'une suite non interrompue de cris rauques et assourdissants.

Le personnel féminin de grand opéra est plus qu'insuffisant. Mlle Spitzer se résigne à ne passer que pour une cantatrice d'avenir ; ses protecteurs enthousiastes n'ont pas d'autre ambition.

Il est impossible de poser sa voix d'une manière plus déficiente et son inexpérience est si notoire qu'il n'est pas permis à la critique de s'occuper d'elle sérieusement aujourd'hui. Qu'elle prenne des leçons d'Holtzem. M^{me} Weiss croit se tenir parfaitement en scène, mais elle est toujours en défaut, affiche un bien grand luxe de costumes, de bras, de jambes, d'épaules, de gorge !... Enfin, demandez plutôt à Lazarille. Mais elle n'a pas l'air de se douter qu'elle est sur la scène : elle se croit devant son miroir. Si l'embompment de M^{me} Gourdon ne fait que croître et embellir, sa voix diminue plus encore. M^{me} Cortès se croit la première contralto de France, mais c'est en vain qu'on s'obstine à découvrir en elle quelques qualités sérieuses : une voix maigre, indécise et tremblotante, d'un timbre égrillard, un oubli fréquent des nuances et des non-sens continuels, tel est le bilan de la grande artiste que les pères conscripts du parterre se plaisent à rappeler, alors surtout qu'elle crie, détonne ou transpose.

Et, puisque nous parlons de rappels, constatons que le rideau se relève bien vite depuis quelque temps ; sans doute pour ménager les paumes illustres de ces mains romaines. La physionomie du parterre, à la fin des représentations, est curieuse à étudier. Tous les bancs sont dégarnis et la salle est presque vide déjà, que les héros de la phalange que vous savez demeurent imperturbablement assis, provoquant pour eux seuls un rappel dont ils ils sont fiers.

M^{me} Sallard, que je n'ai pas voulu confondre avec la pléiade de nos fortes chanteuses, a trop de voix et trop de beauté. Le moyen d'être impartial lorsque des yeux tels que les siens viennent fasciner même votre plume !

Je tournais la tête avant-hier du côté de la porte, quand mon voisin de droite me dit à l'oreille que la musique des maîtres perdait quelquefois à être agrémentée, qu'un *soprano* devait chercher surtout à assouplir son organe, que la demi-teinte pouvait, dans certains cas, être préférable aux grands éclats de voix, que... mais non, autant croire qu'il avait tort. Grâce pour le reste, madame, je n'ai fait que répéter le dire de mon sceptique voisin, et je suis prêt à rendre justice à votre complaisance sans borne et à votre inépuisable bonne volonté. M. Carvalho fait en vous une acquisition précieuse, et Lyon vous regrettera sincèrement.

La soirée de mercredi a donné naissance à deux succès mérités : la reprise de *Martha* d'une part, et aux Célestins, la première de la *Conjuration d'Amboise*. Il y avait salle comble aux deux théâtres, ce qui prouve un fois de plus que ce n'est pas le public qui manque. L'inspiration mélodique de Flotow, les élans poétiques de Bouilhet méritent plus qu'une note écrite à la hâte. Contentons-nous aujourd'hui de rendre hommage au talent de ces deux auteurs, en engageant le public à ne pas se faire l'injure de préférer à ces chefs-d'œuvre les inepties, les cancanes et les ridicules de la *Vie Parisienne*.

L'interprétation de *Martha* a été généralement bonne. Un mauvais point à M. Peschard en attendant que je porte un jugement d'ensemble sur les chanteurs de l'opéra comique. L'affiche annonce : Prochainement, *Bakbak*, ballet en deux actes. L'auteur est Lyonnais, et si plus de détails sont nécessaires, il est frère d'un écrivain de notre ville, collaborateur d'un récent vaudeville : les *Bévués d'Annibal*.

Alfred DEBEAUCY.

Nous n'avons plus retrouvé parmi les interprètes de la *Conjuration d'Amboise*, Pougault, qui a créé avec une grande intelligence et un véritable succès, le rôle de Fouquet, dans la pièce de Charval. On sait qu'il a résilié avec la direction des théâtres de Lyon, et nous apprenons qu'il sera à Paris vers le 15 janvier. Pougault a en lui toute l'étoffe d'un véritable artiste, il possède des qualités physiques remarquables, et le rôle de Buridan n'a peut-être jamais trouvé un interprète plus vaillant, si nous en exceptons le créateur.

Avis aux directeurs intelligents.

Il sera rendu compte de tous les ouvrages et deux exemplaires auront été remis ou envoyés à Gérant.

Le Gérant : RAYMOND.